

# L'ILLUSTRATION,

## JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.  
Prix de chaque N<sup>o</sup>, 75 c. — La collection mensuelle br., 3 fr. 75.

N<sup>o</sup> 29. Vol. II — SAMEDI 16 SEPTEMBRE 1845.  
Bureaux, rue de Seine, 53.

Ab. pour les Dép. — 5 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.  
pour l'Étranger. — 10 — 30 — 40

### SOMMAIRE.

**Inauguration de la Statue du roi René, à Angers :** Statue du roi René, par M. David (d'Angers); de la Statue de l'abbé de L'Épée, à Versailles : Statue de l'abbé de L'Épée, par M. Michoud. — **Courtes de Paris.** — **Ouverture de la Chasse.** Frontispice; le Départ pour la Chasse; le Chasseur au canon; le Chasseur désolateur; le Chasseur fashionable; Député du Libré à la Chambre des Pairs; le Marchand de chiens; le Chasseur parisien; le Feu de peloton; le dernier Lévrier européen; 8 Dessins de Grandville, 3 Dessins de Flam, etc. — **Visite de la reine d'Angleterre au roi Louis-Philippe Suite.** Vue du château d'Eu; l'ont du roi; Débarquement de la reine Victoria; Louis-Philippe présente la reine d'Angleterre à la reine des Français; Vulture du roi; Départ de la reine d'Angleterre du Tréport; Embarkement de la reine Victoria et du prince Albert; le Yacht Victoria-an-Albert; Canot de la reine d'Angleterre; Dessins de Muret-Fatio, Lavillat, etc. — **Petits Poèmes.** La Pensée; le Jour de Naissance; un Sûreté; la Cécité. — **Maréchal Dussol.** Chapitre VII, la Nuyse, 14. **Gravures.** — **Amusements.** — **Modes.** — **Bracelets Victoria.** — **Mécanisme algébrique.** 1. **Gravure.** — **Robus.**

### Inauguration de la statue du roi René.

A ANGERS.



(Statue du roi René, par M. David d'Angers.)

Il y a une douzaine d'années, plusieurs savants, qui

n'avaient rien de mieux à faire, réalisant une pensée de M. de Humboldt, créèrent les congrès scientifiques. Ils invitèrent les érudits de toutes les nations à se réunir, à des époques déterminées, pour traiter simultanément des questions d'histoire, d'archéologie, de médecine, de physique, de mathématiques, de littérature et de beaux-arts. Afin de grouper et de disperser en même temps les lumières, ils convièrent que l'assemblée, annuellement nommée, se tiendrait à tour de rôle dans les principaux chefs-lieux. L'institution des congrès, accomplissant pour la onzième fois ses révolutions périodiques, s'est réunie en 1845 dans la ville d'Angers, sous la présidence de M. le comte de Las-Cases. Là, après avoir discuté bon nombre de questions importantes, les membres du congrès ont honoré de leur présence l'inauguration de la statue du roi René.

Le roi René, comte d'Anjou et de Provence, comte de Lorraine, roi de Naples et de Jérusalem *in partibus*, fut, par ses qualités aimables, le Henri IV du Moyen-Âge. Né à Angers en 1408, il commença la vie en chevalier pour la finir en troubadour, et ses succès dans les arts purent le consoler de ses revers sur les champs de bataille. Les malheurs de la guerre l'obligèrent à renoncer successivement à la Lorraine, qu'il tenait de sa femme Isabelle, et au royaume de Naples, que la reine Jeanne II lui avait légué. De cet héritage, René ne garda que le comté de Provence, où il s'installa paisiblement pour rimer, chanter, peindre, courtoiser les dames, instituer des processions, et oublier autant que possible qu'il avait des États à régir. On ne peut dire que ce fut un bon prince, car il s'occupait médiocrement d'administration; mais c'était à coup sûr un homme spirituel et généreux, qui faisait également bien des sirventes, de la peinture et des lettres; il avait le mérite plus rare encore de payer exactement, quoique les sommes fussent souvent considérables, et il disait à son trésorier : « Je ne voudrais, pour rien au monde, avoir déshonneur à la parole que j'ai donnée. » Insouciant artiste, il peignait une perdrix quand on lui annonça la perte du royaume de Naples, et il ne quitta pas le pinceau. Toujours disposé à écouter des roquêtes, à récompenser des services, à signer des grâces, « La plume des princes, disait-il, ne doit jamais être paresseuse. »

La ville d'Angers, qui doit élever une statue en bronze au bon roi René, en a préalablement inauguré le plâtre dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville. Cette solennité a eu lieu à huis clos, le 7 septembre, et l'on n'y a convié que les notabilités de Maine-et-Loire et les honorables membres du congrès. La séance a été ouverte à trois heures et demie, et presque entièrement remplie par la lecture des commentaires que M. Quatrebarbes prépare pour une édition nouvelle des *Œuvres complètes du roi René*; publication dont le produit sera consacré à l'érection de la statue en bronze.

Le monument nouveau est de M. David. Le sculpteur, songeant que le roi René n'appartenait à Angers que par sa naissance et ses premières années, l'a représenté jeune, vigoureux, le regard fier, une main sur la garde de son épée, l'autre prête à saisir un casque. La main gauche est armée de pied en cap; sur sa poitrine pendent les insignes de l'ordre du Croissant, qu'il institua à Angers, en 1458, et dont la devise était *bon en croissant*. A droite de la figure, sur un support, sont les pinceaux, la palette, et la plume qui écrivit le *Petit Traité de l'usage de l'art*, imprimé à Vienne par Pierre Schoeck, en 1584. L'écu armorial du prince est à ses pieds, et derrière lui la lyre dont il s'accompagnait en chantant le soleil et les femmes d'Occitanie. Ce costume tout entier est d'une rigoureuse exactitude; l'artiste n'a rien omis de ce qui peut caractériser la vie, l'époque et les travaux du roi René. La tête, un peu grosse peut-être, est pleine de noblesse; une tunique, ajustée avec art, recouvre l'armure. Condamné à empoisonner les membres dans des plaques de fer, l'artiste s'en est consolé en modelant admirablement les méplats de la face, et en ajustant la tunique avec une élégante légèreté. On

retrouve, dans la conception générale de la statue, le génie inventeur de M. David, qui, contrairement à la plupart de ses collègues, cherche avant toutes choses une pensée neuve et originale.

### Inauguration de la statue de l'abbé de L'Épée,

A VERSAILLES.

L'inauguration de la statue de l'abbé de L'Épée, remise plusieurs fois, a eu lieu enfin le 5 septembre, à Versailles, dans la rue Royale, au centre du marché dit Neuf, bien qu'il y ait un autre marché bâti depuis.



(Statue de l'abbé de L'Épée, par Michoud.)

La vie de Charles-Michel de L'Épée est trop connue pour



que nous ayons besoin de lui consacrer de longues pages. Né à Versailles, le 24 novembre 1712, il montra dès son jeune âge un grand amour de l'étude, beaucoup de pitié et une conduite irréprochable. Sa vocation le portait vers l'Eglise; cependant, pour plaire à ses parents, il commença à dix-sept ans l'étude du droit. Mais la vie du palais, les discussions du barreau, n'allèrent pas à sa douce et bienveillante nature; il reprit bientôt ses études théologiques et entra dans les ordres en 1756. Il fut abbé de Fontenay-le-Comte de Fontenay; en 1758, il reçut le canonat de Tournai. Il prêchait depuis quelques années avec succès, lorsque le hasard lui ouvrit la carrière où il devait s'illustrer. Un prêtre nommé Vanin avait entrepris l'éducation de deux jeunes filles sourdes-muettes, à l'aide d'images. Ce prêtre mourut. Les pauvres orphelins furent recommandés à l'abbé de L'Epée. Il se chargea de continuer l'œuvre de Vanin; il s'y attacha. Ce qu'il n'avait fait d'abord que par pitié, il le continua par goût; il chercha un meilleur moyen d'instruction; l'inspiration vint un jour. En 1760, il créa sa méthode, il la développa, et appela successivement un grand nombre de sourds-muets, qu'il initia à une vie nouvelle.

Quelques tentatives d'instruction des sourds-muets avaient été faites avant l'abbé de L'Epée, mais aucune n'avait atteint le but. L'une consistait à leur faire comprendre le sens des paroles par le mouvement des lèvres et à leur faire articuler des sons; une autre avait pour base l'alphabet manuel, appelé dactylographie ou dactylographie. Dans cette méthode, les doigts, par leurs mouvements, représentaient les lettres et les mots. L'abbé de L'Epée soutint l'insuffisance de ces deux moyens, ainsi que de la méthode par estampes; il chercha mieux, et trouva sa méthode des signes combinés. Ici, les gestes expriment la pensée plutôt que les mots; cependant ils sont soumis à des règles grammaticales. Ce langage par gestes reçut le nom de *mimique*. Il put s'adapter également à l'instruction des sourds-muets de toutes les nations, car dans toutes les langues la même pensée s'exprime par le même geste; le geste est une langue universelle. Quelquefois l'abbé de L'Epée joignait à sa mimique l'enseignement de vive voix; il réussit même à faire parler quelques élèves.

Pendant seize ans, l'abbé de L'Epée prodigua à tous les sourds-muets qui se présentaient à lui les soins les plus touchants; il n'était pas seulement leur instituteur, il était leur père et leur ami; il partageait avec eux tout ce qu'il possédait, et il n'avait que le strict nécessaire. Cette admirable conduite fut connue enfin, malgré la modestie de l'abbé de L'Epée. Ses amis le décidèrent à publier sa méthode et à ouvrir des cours publics. Son livre de *l'Institution des Sourds-Muets par la voie des signes combinés* parut en 1776, et fut accueilli avec enthousiasme dans toute l'Europe.

L'abbé de L'Epée occupait alors un appartement rue des Moulins, n° 11. Un jour, il se préparait à dire la messe à Saint-Roch, lorsqu'un inconnu demanda à remplacer l'enfant qui la servait ordinairement. Après la messe, l'étranger suivit l'abbé à son école; après la leçon, le visiteur présenta un petit paquet à l'abbé de L'Epée, et le pria de l'accepter comme un souvenir de l'admiration qu'il lui avait inspirée. C'était une magnifique tabatière enrichie de pierres et ornée du portrait de l'empereur d'Allemagne Joseph II; l'inconnu était l'empereur lui-même. Louis XVI et Marie-Antoinette visitèrent plusieurs fois les écoles de l'abbé de L'Epée et le comblèrent de bienfaits. Les souverains étrangers envoyèrent près de lui des hommes instruits pour étudier sa méthode et à propager dans leurs Etats.

L'abbé de L'Epée avait atteint l'apogée de sa gloire en 1789; il avait formé des disciples dignes de continuer son œuvre; il ne lui restait plus rien à faire sur la terre; sa tâche avait été dignement remplie. Le 25 décembre, il quitta donc cette vie et remonta au sein de Dieu. Il était âgé de soixante-dix-huit ans. Une foule immense le suivit jusqu'à la chapelle Saint-Nicolas, où son corps fut placé. L'Assemblée nationale envoya une députation à son convoi. Dix-huit mois après, le 21 juillet 1791, l'Assemblée constituante décréta que l'abbé de L'Epée serait mis au nombre des hommes qui ont bien mérité de l'humanité. La postérité, qui déchire si souvent ces brevets d'immortalité donnés par les contemporains, a ratifié celui-ci. L'abbé de L'Epée est un des saints du calendrier des peuples.

La statue inaugurée à Versailles est l'œuvre de M. Michaud, œuvre gratuite. Cet artiste a offert son talent à la commission chargée d'élever un monument à l'abbé de L'Epée, en refusant toute indemnité. Ce monument se compose d'un piédestal simple, formé par deux rangs de degrés en marbre ciselé de Soignes (Hainaut belge); le dé et le socle sont formés de deux morceaux bouchardés de marbre marbre, ornés seulement d'arêtes ciselées. Sur la face nord est cette inscription :

L'ABBÉ DE L'EPÉE,  
PREMIER INSTITUTEUR DES SOURDS-MUETS,  
NÉ A VERSAILLES,  
LE XXIV NOV. MDCCXII.

Le piédestal est assis sur une plate-forme encastrée dans un parpaing de granit de Cherbourg, qui sert d'appui à une grille d'entourage en fer fondu. La statue a 29 50 de hauteur; le piédestal, 26 71. L'abbé de L'Epée est représenté debout; il vient de découvrir le langage des gestes intelligents. Ses yeux, dirigés vers le ciel, semblent remercier Dieu de l'inspiration qu'il vient de recevoir; son geste exprime ce nom : Dieu !

La cérémonie de l'inauguration a eu lieu à une heure. Elle n'a été digne ni de l'abbé de L'Epée ni de Versailles. Cette ville, si habituée aux fêtes royales, eût pu mieux faire pour un de ses grands hommes. Ce n'était pas une barrière de corde et de grossiers morceaux de bois qu'il fallait opposer à la foule; ce n'était pas quelques gardes nationaux trop lâchement espacés, quelques gendarmes; c'était le clergé tout

entier avec l'évêque en tête, c'étaient les autorités militaires escortées de nombreux détachements de tous les corps de la garnison, c'étaient les administrations, les membres du parquet, les professeurs du collège; c'était enfin tout ce que Versailles renferme d'hommes éclairés, qui eussent dû former cercle autour de la statue de l'homme illustre, afin de faire voir au peuple qu'un saint, en France, honore la vertu.

Le préfet, le maire, le conseil municipal, un assez grand nombre de sourds-muets, quelques membres de la commission, le sous-intendant militaire et deux officiers, venus par curiosité, occupaient seuls l'enceinte réservée; en dehors, la foule était nombreuse. A une heure, quelques coups de canon, partis de l'Hôtel-de-Ville, annoncèrent le commencement de la cérémonie. La foule qui couvrait la statue fut enlevée, et l'image de l'homme de bien fut saluée avec enthousiasme par la foule.

M. le préfet de Seine-et-Oise prononça alors un discours, comme président de la commission des souscripteurs, pour offrir à la ville la statue de l'abbé de L'Epée. M. le maire lut un discours pour accepter, au nom de la ville, l'offre des souscripteurs et pour les remercier. Les deux orateurs firent preuve d'une sorte de mérite, qui fut vivement senti sous des rayons solaires qu'on pouvait estimer à 40 degrés; ils furent très-courts : à défaut d'intérêt, c'est beaucoup. Un membre de la commission lut ensuite une notice biographique sur l'abbé de L'Epée, qui fut applaudie.

Le doyen des professeurs de l'Institut royal de Paris, M. Ferdinand Berthier, dont le *Mémorial des Sourds-Muets* avait été depuis l'abbé de L'Epée à été couronné il y a trois ans par la Société des Sciences morales de Versailles, prononça ensuite un discours *mimique* sur la solennité du jour. Il s'adressait à ses frères d'infortune, aux sourds-muets, qui entendaient la statue de leur père. Il y avait vraiment quelque chose de sublime, de touchant, dans ces gestes si amies, si expressifs, si bien compris par les sourds-muets. Les yeux de ces infortunés, comme ceux de leur maître, resplendissaient d'intelligence. On y lisait facilement ce qui se passait dans leur âme : ils suivaient avec une admirable attention la mimique de M. Ferdinand Berthier; leurs traits mobiles exprimaient tour à tour la joie, la douleur, l'enthousiasme : on leur parlait de leur père, de celui qui leur avait donné plus que la vie, de celui qui avait ouvert leur cœur aux nobles sentiments et leur esprit à la science.

Ces discours, généralement sentis, sinon parfaitement compris, a causé une émotion profonde dans toute l'assemblée. M. Ferdinand Berthier a eu, après l'abbé de L'Epée, tous les honneurs de la journée.



On s'est beaucoup occupé du triste événement qui a jeté la désolation dans la famille d'un poète célèbre, M. Victor Hugo. Le récit de cette catastrophe est douloureux et fatal : une jeune femme et son jeune époux, tous deux distingués par l'esprit et le cœur, tous deux pleins de bonheur et de tendresse, meurent et disparaissent dans les flots en un instant, ensemble, par un trépas rapide, sans qu'aucune main secourable ait eu le temps de les disputer à la mort; un parent d'un âge plus mûr, compagnon de cette funeste journée, et un jeune enfant, sont engloutis avec eux.

Sans doute, devant de tels malheurs, toutes les douleurs sont égales. La pauvre mère obscure, ignorée, qui perd sa fille, son amour, son avenir, pleure des larmes aussi désolées que les larmes versées par une mère riche et illustre sur la tombe de son enfant; souvent même les regrets sont d'autant plus profonds et immenses, que la condition de l'enfant qui meurt et de la mère qui survit est plus élevée et plus humble.

C'était tout bon bien là, il y avait une simple femme du peuple en embrassant avec désespoir le cadavre glacé de sa fille.

Il faut reconnaître cependant que l'éclat du nom et la hauteur de la situation ajoutent quelque chose de particulièrement sinistre à ces funèbres aventures. Les pauvres et les obscurs semblent faits pour souffrir et pour porter leur peine; comme ils n'ont guère à prendre dans le bonheur d'ici-bas, quand le mal leur arrive, on ne s'en étonne que médiocrement; on dirait que cela leur est dû et vient de soi-même. Mais quand ils frappent les heureux de ce monde, ceux du moins qui semblent heureux parce qu'ils ont la richesse, le bruit, la renommée, ces coups inattendus ont un cruel retentissement, car c'est l'effet de ces rares fortunes de faire croire au bonheur matériel, jusqu'à un moment où quelque catastrophe subite et sans remède vient prouver que nul n'est assuré d'échapper aux communes douleurs.

Le déplorable événement s'est accompli sur la Seine, de Villequier à Caudébec. Un canot grec de deux voiles arabiques avait été aperçu, vers midi trois quarts, par le capitaine d'un

bâtiment à vapeur; une demi-heure à peine s'était écoulée, quand le bruit se répandit au rivage que le canot avait chaviré; on se porta en toute hâte du côté où le désastre était signalé. Peut-être sauvera-t-on ces malheureux? Mais il était trop tard : la mort, quand elle s'y met, n'est pas patiente et n'attend guère; or, la mort avait déjà pris ses victimes et ne rendit que quatre corps sans vie; on reconnut dans ces infortunés M. Vaqueprie et son jeune fils, puis M. Charles Vaqueprie et sa femme, madame Charles Vaqueprie, fille de M. Victor Hugo.

Ils s'étaient couchés à cette onde homicide, tout pleins de soucis et de gaieté; le ciel était beau, le soleil jouait dans l'azur, la brise caressait le flot mollement, et les deux jeunes époux s'aimaient de toute la violence d'une union nouvelle.

Quelle joie ! Comme il sera doux de glisser sur la surface de ce fleuve ami, et de goûter sa vue des beautés de sa rive ! Allons ! que la voile se déploie ! que le vent l'effleure de son souffle chargé des parfums de l'air et de la fraîcheur des eaux ! Bons, beaux, aimants, aimés, laissez aller, ô heureux jeunes gens ! laissez aller votre tendresse et votre bonheur au courant de ce flot si limpide. Que crairiez-vous ? Est-ce qu'il y a des tempêtes pour tant de jeunesse et d'avenir ? Et puis, au retour, vous conterez votre voyage, et la jeune femme parlera en riant de sa grande navigation; et ceux qui, comme moi, sont nés et gracieux riront à leur tour, disant que Christophe Colomb et Vasco de Gama n'ont jamais rien fait de comparable. ... Un coup de vent a changé toute cette joie en douleur, et lui le conte joyeux un trépas.

Madame Charles Vaqueprie était l'aînée des enfants de M. Victor Hugo; elle s'était mariée, depuis quelques mois seulement, à M. Vaqueprie, jeune homme très-riche, qui avait cherché dans mademoiselle Hugo, non pas un accroissement de fortune, — les poètes n'ont pas de grosses dots à donner, — mais d'autres trésors plus précieux, l'élégance de l'esprit, la bonté du cœur et la grâce du corps que mademoiselle Hugo possédait.

On raconte qu'un peu avant sa mort funeste, la pauvre jeune femme écrivait à peu près ceci à quelqu'un de Paris : « Ma chère amie, je suis ici depuis un mois, mais si heureuse et si doucement entourée de tout ce qui fait le bonheur, que de temps en temps je me surprends à avoir peur de mon bonheur même; il me semble que cela est trop doux pour durer longtemps; puis cependant je me rassure en songeant qu'à cette joie si grande il manque quelque chose; je n'ai pas ma loue me re-près de moi ».

M. Victor Hugo a dit, en jetant un regard mélancolique sur les trépas prématurés :

Ah ! combien j'en ai vu mourir de jeunes filles !

Le poète ne savait pas qu'il ajouterait un jour à la liste douloureuse le nom de sa propre fille, morte à la fleur de l'âge.

Le même jour, on lisait dans les journaux que le jeune comte de Malmézan, âgé de dix-neuf ans, fils d'un ministre du roi de Prusse, s'était noyé en se baignant dans la Sprée, tandis que mademoiselle de Lasalle, fille unique d'un officier d'ordonnance de Sa Majesté Louis-Philippe, venue à Pau pour assister aux fêtes de l'inauguration de la statue de Henri IV, mourait en quelques heures, d'un fièvre rapide. Et que serait-ce donc si les journaux tenaient compte, un à un, de tous les trépas que chaque jour amène ? Ils ne citent que les morts de bonne maison, ils n'inscrivent que les tombes qui peuvent exciter la curiosité et attirer les regards des passants; mais les autres arrivent par centaines, par milliers !

O meurt de toutes parts, en haut et en bas, à toute heure, à toute minute, à toute seconde, il y a toujours, à côté de vous ou près de vous, quelqu'un qui meurt ou qui va mourir; et ceux qui vivent, c'est-à-dire nous tous qui avons encore le pied ferme et le tent frais, nous ne sommes, après tout, comme l'a dit Pope, que des convalescents; la mort est, en effet, une maladie que les plus dispos portent avec eux sans qu'ils y songent; cette maladie les prendra au collet aujourd'hui, demain peut-être, et, à coup sûr, après demain.

Je connais de très-honnêtes gens qui ne veulent pas y croire, et, entre autres, M. Charles-Auguste Bonaventure, mon ami intime; Bonaventure a trente-six ans; c'est un gros garçon insouciant, réjoui, annonçant la santé par tout son corps et la gaieté par tous ses yeux; sur ses épaules, sur sa poitrine, sur son allure robuste et résolue, le notaire le plus nécrophile délivrerait sans objection un certificat de vie éternelle.

On ne dira pas que Bonaventure ne fait pas bonnaire à sa personne et qu'il ne se témoigne pas une entière confiance à lui-même; il est tellement convaincu au contraire de sa force et de sa santé, qu'il n'hésite pas que les autres soient faits autrement que lui. S'il rencontre un pauvre diable aîné : « Aïe ! mon oncle ! s'écrie-t-il, le gaillard plaisant ! ça veut se rendre intéressant ! ça s'en fait accroire ! » Un jour, nous descendions ensemble, bras dessus-bras dessous, la rue du Faubourg-Montmartre; un convoi funèbre, qui s'acheminait au cimetière, vint à passer : « Qu'est-ce que cela ? me demanda mon Bonaventure ? — Eh ! parbleu ! lui dis-je, c'est un chrétien qui s'en va en terre. — Laissez donc, reprit Bonaventure, lui veux-tu rire; est-ce qu'il meurt ? est-ce qu'il y a des morts ? » Un autre jour, passant devant un magasin d'aspect sombre, — c'était un magasin de deuil, — « A quoi cela sert-il ? » dit mon homme d'un air joyeux.

Bonaventure aurait pu m'adresser la même question, à chaque coin de rue : le magasin de deuil se multiplie, en effet, avec prodigalité par toute la ville; il n'y a que les chapeliers, les cades, les restaurateurs, les marchands de papier peint et les pâtisseries qui pullulent autant que lui. Ceci contredit singulièrement l'opinion de mon ami Bonaventure, qu'il n'y a pas de morts et qu'on ne meurt pas; on bien, à l'entendre, si la chose arrive, ce n'est que par hasard et pour les maladroits.

Bondons toutefois justice au magasin de deuil; s'il encombre la ville de plus en plus, s'il étale aux regards ses voiles funèbres et ses étoffes mortuaires, il fait du moins de son



mieux pour adoucir le fond lugubre de ses fonctions : le magasin de deuil est élégant, coquet, paré ; quelques-uns sont magnifiques ; il est impossible de vous offrir d'une manière plus recherchée et plus gauleuse les moyens de porter le vêtement de tout douleur et d'habiller votre désespoir.

Le comptoir ordinairement est occupé par des jeunes filles qui dissimulent, par toutes sortes de sourires et de prévenances, la tristesse de l'emploi : « Est-ce un grand deuil ? est-ce un demi-deuil que madame désire ? Ah ! bon, madame, à eu le malheur de perdre son mari ; très-bien ! j'ai justement là ce qu'il lui faut : une étoffe charmante qui lui ira à ravir ; je conseillerais à madame de prendre cette nuance, cela fait bien, cela est bien porté ! »

Les marchands de deuil sont comme les médecins, comme les employés aux pompes funèbres, comme le bonreau ; ils s'oublient eux-mêmes et vivent agréablement et le sourire sur les lèvres au milieu des plus grandes tristesses de ce bas monde. Ce que c'est que l'habitude !

Avons-nous cependant qu'il y a de singulières industries. Supposez que le docteur Dumont, et cela pourrait bien arriver avec un alchimiste de sa force, découvre enfin l'élixir de longue vie ; voilà tous les marchands de deuil ruinés du coup !

Le marchand de deuil se trouve ainsi placé dans une situation bizarre : comme homme et comme partie intéressée, il désire naturellement que l'humanité se porte bien et vive le plus longtemps possible ; mais comme marchand, il est obligé de faire des vœux pour la fièvre, la pleurésie, l'apoplexie et les morts subites. — Le jour où on lui livre une grande et sanglante bataille, le marchand de deuil est à la hausse et se frotte les mains. — « Les affaires vont mal, » s'écrie en causant avec sa femme, dans son arrière-boutique, un marchand de deuil qui n'a pas eu de morts depuis huit jours parmi ses clients. — Annonce-t-on une peste ? « Ça va bien, » dit-il.

N'aurais-je pas raison de dire : Quel singulier commerce !

Sortons de cette nécropole et parlons un peu des vivants.

Le château d'Eu est silencieux maintenant, et le flot, en se refermant derrière le yacht qui reconduisait dans son fief S. M.

britannique, a effacé jusqu'à la dernière trace de l'événement et de l'entrevue. Shakspeare a dit : « Beaucoup de bruit pour rien ! » Un fait qui excitera sans contredit plus de sensation au faubourg Saint-Antoine, au Marais et au boulevard du Temple, que le débarquement de S. M. la reine Victoria au Treport, c'est la nomination de M. Marty aux fonctions de maire de Clarenton. Je n'ai pas besoin de rappeler ce que c'est que M. Marty, qui a oublié M. Marty ? Son nom vit dans la mémoire de tous les cœurs sensibles ; son souvenir est présent à tous les amis du malheur et de la vertu ; pendant trente-cinq ans, M. Marty a rempli dans les mélodrames du théâtre de la Gaîté l'emploi d'homme digne, et il faut dire que ce n'était pas une comédie qu'il jouait ; M. Marty était naturellement, et il est encore le meilleur homme du monde.

M. Guilhaud de Pixérécourt, l'Alexandre Dumas de ce temps-là, brillait alors de tout l'éclat de son succès ; on ne frémissait, on ne pleurait que par M. de Pixérécourt : *Téléli, la Citerne, les Ruines de Babylone, le Chien de Montargis*, et tant d'autres chefs-d'œuvre de la même trempe, faisaient l'admiration universelle. M. Marty ne manquait pas d'y remplir son rôle ; il n'y avait de fête complète et de succès solide qu'autant que M. Marty en était mêlé.

Une fois cependant, Guilhaud de Pixérécourt le pressa si fort qu'il se décida à jouer le personnage du traître. Le parterre était stupéfait et disait : « Est-il possible ? Est-ce bien lui ? » M. Marty lui-même roulait embarrassé de sa séduction ; on voyait qu'il n'était pas fait pour cela ; il n'en dormait pas de la nuit, et ne voulait plus recommencer le lendemain. — Quand il repart avec son air d'homme vertueux, ce fut un tonnerre d'applaudissements ; on lui jeta des couronnes comme à un saint que le démon aurait voulu tenter et qui aurait envoyé promener le tentateur.

Depuis ce moment, M. Marty ne dévia plus du chemin de la vertu et du malheur. Que de fois il fut persécuté ! que de fois exilé ! que de fois dépouillé par le crime de ses honneurs et de ses biens ; que de fois injustement condamné ! que de fois chargé de fers ! que de fois sur le point de livrer sa vénérable tête à la hache ! Mais que lui importait ! M. Marty supportait l'erreur, la méchanceté et l'injustice des hommes avec une résolution inaltérable ; il ne cessait pas de dormir un seul instant du sommeil du juste, tandis que le traître, qui lui jouait tous ces méchants tours, n'avait, pour tout repos, qu'un oreiller rembourré d'épines.

Qui ne se rappelle l'accent plein de résignation avec lequel M. Marty s'écriait quelque part : « Persécuté ! par mes concitoyens, victime d'un arrêt injuste, je me retirai à Lauzanne, où j'exécrai, pendant vingt-cinq ans, le métier homéopathe, mais peu lucratif, de tisserand. »

Aussi M. Marty, pendant cette longue carrière de persécutions et d'honnêteté, ne trouva-t-il jamais que des goûters sensibiles, des bonheurs pleins d'humanité et des lachas qui ne coupaient pas. Qui aurait pu se décider à faire seulement une égratignée à ce brave homme ?

Le dénouement de la carrière de M. Marty a prouvé, en fait, la vérité de cette maxime précieuse par le mélodrame classique, à savoir que la vertu est tôt ou tard récompensée : M. Marty s'est retiré depuis quelques années avec une jolie fortune, fruit légitime d'une vie laborieuse et de succès mérités ; il a une charmante maison des champs, il respire un air pur ; il joint de l'estime de ses concitoyens, qui ne le persécutent plus, bien merci ! Les électeurs municipaux de Clarenton le nomment leur maire à l'unanimité, et le ministre confirme l'élection ; les électeurs ont raison, le ministre n'a pas tort, et vive cet excellent M. Marty !

Les théâtres sont dans un état de stérilité déplorable ; depuis un mois ils ont à peine mis au jour un embryon de vaudeville ; pourquoi se donneraient-ils, en effet, la peine de crier et de mettre quelque chose au monde ? A quoi bon ? Le ciel est beau ; l'automne nous invite à ses derniers jours de soleil et d'azur ; bientôt novembre, le sombre novembre, au

front buniide et chargé de brouillards, attristera le ciel, et de son souffle mortel flétrira la prairie et enlèvera à l'arbre sa dernière feuille. Jouissons donc de ce suprême sourire de la douce saison. Allons aux champs si nous pouvons, si nous nous ouvre la harrière pour quelques jours, et nous dit : Va devant toi, à la grâce de Dieu !

Voilà pourquoi les théâtres sont stériles et déserts ; c'est qu'il n'en est une moitié de Paris court sur la grande route ou se repose dans sa maison des champs, tandis que l'autre moitié

se promène le soir au boulevard, aux Tuileries, aux Champs-Élysées, partout où ce pauvre prisonnier peut trouver une apparence d'air libre et de verdure.

Novembre venu, tous les déserteurs reviendront : le Paris fantaisique, le Paris pittoresque, le Paris bucolique, le Paris errant, le Paris-châtelain rentrera chez lui ; alors il reprendra ses airs mondains et viendra perdre, à la pale leur des bougies et des lustres, le hâle de sa vie champêtre.

En attendant, mes chers amis, rions-nous un peu sur l'herbe, tandis qu'il en est encore temps.



Pour un observateur, ami de la flânerie, il est évident qu'à cette époque de l'année une espèce de fièvre s'empare d'une certaine partie de la population parisienne. Cette fièvre est totalement inconnue à nos médecins ; je l'appellerai fièvre cynégétique : c'est toujours bon de donner un nom grec à une fièvre quelconque. Vous ne vous en êtes peut-être pas aperçu, vous qui parcourez les boulevards pour regarder les belles dames qui passent ; mais moi, qui ne m'occupe plus de ces drôleries, à mon grand regret, je vous assure ; moi qui fréquente les armuriers, qui entretiens des relations suivies avec les marchands de carniers et autres ustensiles de classe, je vois chez ces messieurs une recrudescence de visites égale à celle qu'éprouvent les confiseurs aux approches du Jour de l'An. Le 1<sup>er</sup> ou le 10 septembre arrive, et pour les chasseurs ce jour est le plus solennel de l'année : on va, on vient, on s'informe ; chez un tel on trouve des fourrés nouvelles qui font serrer le coup : il faut que je m'en procure, car mon fusil écarte ; ailleurs on vend des poudrières, des sacs à plomb, dont l'ingénieux mécanisme abrège le temps que l'on met à charger : « Vite, courrons », car un jour d'ouverture on ne saurait trop économiser le temps.

Vous ne pouvez pas vous faire une idée de la facilité qu'on certains chasseurs à délier les cordons de leur bourse lorsque vient ce grand jour. Ils ont trois fusils, les voilà qui veulent en acheter un quatrième ; le plus gros calibre est celui qu'ils choisissent, dans l'espoir qu'en le chargeant d'une livre de plomb toute la compagnie de perdreaux tombera sous leurs coups. Ils se souviennent que l'année dernière M. un tel fut roi de la chasse ; son fusil, calibre de 12, lui décerna probablement cet honneur ; ils veulent un calibre de 8, le succès sera plus certain. Oh ! s'ils pouvaient traîner une pièce de canon à travers les luzernes et les taillis, quel ravage ils causeraient ! en mettant seulement double charge de poudre et quatre kilogrammes de petit plomb, ils pourraient tuer à la fois plusieurs compagnies de perdreaux, sans compter les lièvres gîtés dans les intervalles. Ces pauvres lièvres seraient passés de vie à trépas, sans avoir prévu que le plomb les atteindrait de si loin ! Les chasseurs dont je parle se tiennent au courant de tous les progrès que fait l'arquebuse : si l'on invente un fusil nouveau, tirant cinquante coups par minute, cent coups sans amorcer, ils l'achètent ; ils ont bien raison, ces dignes gobe-mouche ; posséder une arme qui fonctionne aussi vite est un avantage inappréciable ; il ne manque plus qu'une chose, c'est l'occasion de la faire fonctionner.

Le chasseur parisien est dans une surexcitation nerveuse, dont le remède ne peut se trouver qu'en rase campagne. Si vous le retenez à la ville, une fièvre cérébrale s'emparera de lui, sa tête éclatera comme un melon trop mûr. Napoléon sortit la veille d'Austerlitz, les Russes et les Autrichiens le préoccupent bien moins que les perdreaux et les lièvres ne préoccupent nos fashionables et nos épicuriens. Heureux ceux qui, semblables à Napoléon le Grand, ont pu dormir ! Ils ont rêvé mûrs de perdreaux, fluyes de lièvres et de lapins courant entre leurs jambes, coups doubles, triples, quadruples, carnassières pleines, montages de gibier mort. Qu'en feront-ils ? direz-vous ; belle question, ma foi ! le fashionable enverra des voitures chargées de bottes de gibier aux nombreuses belles dames qu'il courtise ; l'épicurien, essentiellement exact et calculateur, vendra tout ; il a déjà conclu son traité avec le marchand de volailles voisin ; et si, ce jour-là, il pousse la grandeur d'âme jusqu'à régaler sa tendre épouse d'un perdreau rôti, ce sera nécessairement un perdreau non vendable. Au mois d'août il a spéculé sur les primeaux, en septembre il spéculait sur le gibier ; il compte sur l'ouverture de la chasse comme un marchand de vin compte sur la vendange.

Mais, direz-vous encore, demain la marchandise sera très-abondante, et par conséquent elle sera peu chère. Eh bien !

vous êtes dans une erreur grave, où vous resteriez probablement jusqu'à la consommation des siècles, si je n'étais pas venu la loi trop expressive pour vous en tirer. L'objection que vous me faites est exacte pour toute espèce de chose, excepté pour le gibier lors de l'ouverture de la chasse. Les perdreaux affluent à la halle ; mais le nombre des acheteurs est augmenté de tous les chasseurs maladroits qui, s'étant pourvus de fusils neufs, de carabines neuves, de carniers neufs, veulent prouver qu'ils l'ont pas fait une dépense inutile. Si, le jour de l'ouverture de la chasse, on amenait Paris tous les perdreaux, lièvres, caillies, faisans et lapins qui volent ou courent sur les terres de France, ils ne suffiraient pas aux besoins des consommateurs. Des marchands vont se placer hors barrière, attendant les chasseurs malheureux ; les braconniers les guettent sur la route, au coin des bois, et là ces beaux messieurs à gants blancs, à barbe de bouc, remplissent leur carnier et le coffre du tilbury. La veille de l'ouverture, le braconnier fait des tournées extraordinaires ; il déploie tout son arsenal de filets, de colles ; il force la recette, car il sait bien que le lendemain son profit sera double ; que dis-je ! il sera triplement double ; car il gagnera d'abord ce que la cuisine aura gagné, et puis, le beau monsieur faisant un marché honnête, se dépêche de payer ce qu'il lui demande, et se salue au grand trot pour ne pas être surpris en flagrant délit. Je pourrais citer un fashionable de ma connaissance qui, la nuit, près de Saint-Mandé, acheta trente pièces de gibier, parmi lesquelles se trouvaient une douzaine de peaux de lièvres ou de lapins rembourrées de foin. Il ne perdit pas tout, car le lendemain il eut de quoi faire bien déjeuner son cheval.

Le chasseur parisien se divise en quatre catégories : 1<sup>o</sup> le bon et vrai chasseur ; 2<sup>o</sup> le chasseur fashionable ; 3<sup>o</sup> le chasseur épicurien ; 4<sup>o</sup> le chasseur de conscience. Je vais vous donner la description exacte des quatre espèces.

Paris renferme dans son enceinte continue un grand nombre de bons chasseurs, et je professe pour eux la plus haute estime. On les reconnaît de loin à la manière calme, raisonnée, réfléchie, dont ils battent la plume, à la sévérité de leur costume, à la propriété de leur fusil sans ornement, à la beauté, à la docilité de leur chien, manœuvrant au moindre geste, au moindre mot. Ils ne tirent jamais au hasard dans une compagnie de perdreaux, ils choisissent ceux qui sont séparés de la bande ; s'ils font coup double, ce coup double est sans regret, c'est-à-dire qu'ils ne touchent que les perdreaux qu'ils tiennent, se gardant bien d'en blesser d'autres qui mourraient au loin sans profit pour personne. Ils savent ménager leurs ressources en laissant de la graine pour l'année suivante. Un lièvre parti à grande distance, ils ne tirent pas ; à l'instant les chances sont calculées ; et il est possible que je le tue, mais il est probable que je le manquerai ; si je le blesse légèrement, il mourra peut-être, et je ne l'aurai point ; ne tirons pas, je le retrouverai plus tard. Son fusil, calibre de 20, met des bornes aux ambitions d'ambition qui pourraient traverser son cerveau ; il méprise les plus gros calibres, car il ne veut pas tout tuer en un jour ; il sait que la chasse dure six mois, et qu'elle recommence l'année suivante.

Le chasseur fashionable vient tout tuer et ne tue rien ; il court les champs comme un écervelé ; il voudrait être à la fois dans la luzerne et dans le guéret, dans les taillis et dans les pommes de terre ; il ne marche pas, il vole pour arriver partout le premier. Il a de très-beaux fusils de tous les calibres, de tous les systèmes ; sa chambre est un arsenal, il pourrait y soutenir un siège. En plume, toutes ces armes sont inoffensives, c'est le trait du vieux Prém, *telum inoffense sine uto*. Je me trompe, ces armes causent bien des ravages ; déchargées à tort et à travers au milieu des compagnies de perdreaux, elles en blessent la moitié, les bellettes, les hiboux, les épieux, ses auxiliaires obligés, saisissent les pauvres éclopés, et ce malheureux chasseur, qui rentre chaque jour bredouille, archibredouille, lui seul a dépensé la plume, et cependant il chasse toujours. Croyez-vous qu'il s'ennuie à





(Le départ pour la chasse.)

chasser ? pas du tout ; il ressemble à ces gaudins imberbes qui fument le cigare à contre-cœur pour se donner un air féroce et surlout pour faire croire qu'ils sont de fort mauvais sujets. Notre fashionable chasse pour avoir le droit de paraître au salon du château en veste élégante, en gilet bien pincé, en cravate à la Colin négligemment flottante. Il compte beaucoup sur son costume, longtemps étudié, pour faire d'affreux ravages dans les cœurs tendres et très-sensibles de nos dames. Il a raison ! un sot réussit mieux avec des bottes d'un vernis irréprochable qu'un homme d'esprit avec des souliers ferrés. Aussi notre fashionable est-il la terreur des mains ; mais il est la providence du budget, qu'il grossit régulièrement de 15 fr. par année, et du marchand de perdreaux, qui lui remplit tous les jours son carnier au moment du départ, moyen certain pour avoir du gibier au retour.

Le chasseur fashionable connaît le gibier rôti ; chez Vervé, au Café Anglais, il distingue fort bien un perdreau d'une bécasse, un lièvre d'un faisan ; mais, une fois en plume, le poil ou le plumage auvent d'autres combinaisons, toutes ses études ne sont plus assez fortes pour lui faire distinguer la chose. Un jour, je traversais la plaine Saint-Denis, j'allais à un rendez-vous de chasse à quelques lieues plus loin. Au milieu d'un champ de saisis, je vois un beau monsieur, nouf des pieds jusqu'à la tête, habillé comme un caduc, ficelé sur toutes les coutures. J'avais un chien, lui n'en avait pas. Tout à coup je l'entends tirer : pan, pan... il court et ne ramasse rien.

« Monsieur ! monsieur ! me crie-t-il, avez la bonté d'amener ici votre chien : je viens d'y tuer une caille et je ne la trouve pas. »

L'Évan le a dit : « Aidez-vous les uns les autres. » Je suis bon chrétien, et je m'approche du beau monsieur.

« Il y a donc des cailles par ici ? »

« Des cailles ? il y en a par centaines : en voilà quatre que je manque. »

« Double ! mais c'est clair-



(Chasseur au canon, par J.-J. Grandville.)



(Le chasseur dévastateur, par J.-J. Grandville.)

mant ; alors, je m'arrête ici : je n'irai pas plus loin.

— Oh ! si vous savez tirer, vous en aurez bientôt rempli votre carnier. J'ai tué la dernière que j'ai tirée, mais je ne la trouve pas.

— Je vais faire chercher mon chien. Où est-elle tombée ?

— De ce côté.

— Allons, Modus, cherche, apporte.

Modus parcourt le champ de saisis, trouve une alouette morte, la secoue et ne l'apporte pas. Je vous dirai que Modus dédaigne l'alouette. Vous savez que cet oiseau aime à voltiger près des objets brillants : le costume du fashionable l'avait probablement attirée, comme un miroir.

« Voilà ma caille ! s'écrie mon chasseur, se jetant à corps perdu sur sa proie. »

— Vous appelez cela une caille ? lui dis-je.

— Certainement.

— Vous vous trompez.

— Et qu'est-ce donc ?

— Un perdreau.

— Un perdreau ! répondit-il tout enthousiasmé.

— Oui, monsieur. Il est jeune, c'est vrai, mais c'est un perdreau.

— Comment ! j'aurais tué un perdreau !

— Et le mérite est d'autant plus grand que la pièce est plus petite.

Le chasseur fashionable aime à suivre un bon chasseur en plume. Si son compagnon tire, il tire aussi en même temps. Deux chances sont pour lui : si la pièce tombe, on la lui offrira peut-être, ou si on la jette à croix ou pile, comme cela se fait en pareil cas, il peut deviner juste, chose plus facile que de bien tirer. Dans cette circonstance, il soutient toujours que son coup a porté : il tenait la pièce au bout de son canon, il la laissait filer, il aurait pu la vendre, etc. — J'avais un jour semblable discussion avec un beau monsieur que j'avais rencontré au champ d'honneur, et qui s'obstinait à me suivre comme mon ombre. Nous tirons un perdreau ensemble : le perdreau tombe, et il jure qu'il l'a tué : son coup l'a complètement enveloppé, le menu s'est perdu dans l'air, à quatre pas au moins sur la gauche.



Ce brave homme tenait beau-coup à mettre ce perdreau dans sa carniassière encore vierge : je le lui laissai. Tout en chargeant nos fusils, j'examinai par hasard sa baguette, et à la hauteur démesurée dont elle dépassait son canon, je lui fis observer qu'il mettait double charge. Il voulut enlever le surplus avec son tire-bourre, mais bientôt nous fûmes certains que son coup n'était point parti : l'amorce seule avait éclaté.

« Croyez-vous encore, lui dis-je, que mon coup a frappé sur la gangue ? »

— Oh ! pardon, monsieur ; je vais vous rendre le perdreau.

— Permettez-moi de vous l'offrir. »

J'eus le plaisir de faire un heureux ce jour-là. Il dissimulait au moins les trois quarts de son bonheur, mais à sa figure on pouvait voir la complète satisfaction que son cœur éprouvait.

Un jour que, pendant l'entracte d'une belle journée de chasse, nous nous apprêtions à dîner sur l'herbe, chacun exhibait le contenu de son carnier ; un beau monsieur de notre compagnie n'avait rien à montrer, ce qui lui donnait une contenance fort embarrassée. Tout à coup le garde nous dit qu'il connaît un lièvre au gîte, et demande si quelqu'un veut le tirer : « J'y vais, s'écrie le fashionable ; et tout le monde fut d'avis de lui faire les honneurs de ce lièvre, puisque nous avions tous tué plus ou moins de gibier, et qu'il n'avait rien encore. Nous le suivions en lui donnant des conseils : « Ne vous pressez pas. — Visez bien. — Tirez aux pattes de devant. — Tirez à la tête. — Tirez en plein corps,



Le chasseur fashionable, par J.-J. Grandville.)

etc. » On lui montre le lièvre blotti dans un sillon, et ayant l'air de songer, ainsi que doit faire au gîte tout lièvre bien appris. Le coup part : l'animal ne bouge pas. « Il est mort ! il est mort ! » dit notre chasseur apprenti. Aussitôt il

cailles, dont le nombre n'est pas limité ; ma foi, c'est un beau pis-aller. Notez bien que je puis tuer tout cela chaque jour : prenons une action... Et si j'en prenais deux ! je pourrais tuer vingt-quatre lapins, toujours sans compter les lièvres, les

écarts, le ramasse, et l'apporte triomphant : « Savez-vous qu'il est bien bon, votre lièvre ! » lui dis-je. Effectivement, il était tout rôti, artistiquement piqué : il figura fort bien à notre déjeuner, dont il fut le plus bel ornement.

Le chasseur épicier ! Ici déjà plusieurs fois j'ai décrit des animaux oubliés par Buffon ; c'est le véritable moment de compléter l'œuvre de notre grand naturaliste.

Le chasseur épicier est convreur, plombier, maçon, marchand de vin, d'huile, de bas, de pruneaux, enfin c'est un marchand quelconque ; il est riche, il aime la chasse ; mais il veut chasser sans qu'il lui en coûte rien. Pour ce faire, il loue des terres, des bois, y place un garde ou plusieurs gardes, et puis il lance ses prospectus. Il prend dix actionnaires qui paient tous les frais. C'est comme dans les mines de charbon, de fer, d'argent ou d'or, où les fondateurs se réservent tous les bénéfices lorsque bénéfices il y a. Ses bois sont garnis de lapins, à ce qu'il dit ; si l'on tait à discrétion, bientôt la chasse serait détruite ; aussi a-t-il grand soin, dans son règlement, d'insérer un article conservateur par lequel il est sévèrement interdit de tuer plus de douze lapins par jour. Voyez-vous avec quelle adresse le hameron est caché sous l'appât ? « Diable, disent les gobe-mouches, douze lapins ! sans compter les lièvres, les faisans, les perdrix et les



Reputation du gibier reconnaissant à la Chambre des Pairs, après la discussion de la loi sur la chasse. — Dessin de J.-J. Grandville.)

faisans, les perdrix et les cailles ; prenons deux actions. Vous allez croire peut-être que ceci est une mauvaise plaisanterie. Eh bien ! faites-moi l'honneur de venir me voir rue Saint-Georges, 55, et je vous montrerai des preuves incontestables

écrites et signées : je vous dirai même tout bas, dans le tuyau de l'oreille, le nom du gobe-mouches qui, ayant pris deux actions pour avoir le droit de tuer vingt-quatre lapins par jour, en a tué deux dans toute l'année.

Le chasseur épicier a tous ses actionnaires ; il chasse pour rien ; chacun lui donne six ou huit cents francs par année ; le voilà converti de tous ses frais, et même il lui reste un petit boni qui doit servir dans ses prévisions à payer les voitures,



diligences, concours et autres véhicules. « C'est bien, dit-il ; à présent, si je faisais entrer deux actionnaires de plus, ce serait pour moi un bénéfice réel. Parbleu ! voilà une heureuse idée. D'ailleurs, je me donne beaucoup de peine pour procurer du plaisir à ces messieurs ; je suis zélé de la chasse. Tous les genres possibles ont des appointements, je n'en ai pas, et toute peine mérite salaire. » A la première réunion, il parle de dépenses imprévues, de lièvres et lapins achetés et lâchés pour peupler les bois, de perdreaux, de faisans élevés pour créer une chasse vraiment royale. Ses associés tremblent que ces précautions oratoires ne tendent à leur demander un crédit supplémentaire, ils se trouvent heureux d'être quittes pour deux nouveaux venus, qui, d'ailleurs, sont fort maladroits, à ce que dit le chasseur-épicière.

Le vola donc bien installé : il chasse en gagnant 1,600 fr par année. Rien de plus juste ; car enfin, s'il ne chassait pas, il emploierait son temps à méditer sur les huiles, sur la cassonade ou sur les pruneaux, et ces méditations peu poétiques le conduiraient probablement à des bénéfices réels tout aussi forts. Mais l'appétit vient en mangeant : laisserait-il ton gibier à la merci de tous ? « Oh ! ce serait dommage ; il existe dans la plaine au moins soixante compagnies de perdreaux ; les actionnaires vont tout sacrager le premier jour, si la veille de l'ouverture, j'en prends d'abord ma bonne part, sans préjudice de ma chasse du lendemain, cela se vendrait bien. Les gardes sont à mes ordres, je les paie ; ils n'oublient qu'à moi ; j'ai des filets, utilisons-les ce soir. On ne le saura pas, ces messieurs trouveront du déficit, qu'importe ! Je le mettrai sur le compte des bracomiers : ce ne sera point un mensonge. » Tout se passe exactement comme je viens de vous le dire, et voilà pourquoi vous trouvez chez les marchands de gibier tant de perdreaux morts sans blessures apparentes. Un jour, je vais chez un entrepreneur de classe la veille de l'ouverture ; j'entre dans la salle à manger, je vois sur la table une montagne de je ne sais quoi, recouverte par une nappe ; je la salue machinalement, comme fit autrefois le comte Aluaxiva de la robe qui cachait le petit page, et je vois... cent cinquante perdreaux morts ! Mon intention était de prendre une action ; vous êtes bien certain que je ne l'ai pas demandée. J'ai pris ma course, et j'ai fui aussitôt cette infâme caverne de brigand.

Le chasseur épicière dans la chasse ne voit que le gibier mort. Donnez-lui le choix d'un lièvre qui court ou d'une pièce

de cinq francs qui roule, il se jettera sur la pièce de cinq francs. Certainement, il faut du gibier mort, mais ce n'est pas l'unique but d'un vrai disciple de saint-Hubert. Avant tout, il cherche à se procurer des émotions ; il joint en voyant manœuvrer ses chiens, une belle course, un arrêt ferme et ferme, ou bien la manière dont ils lancent, dont ils suivent, dont ils relient un défaut, lui procurent des plaisirs qu'on ne saurait comparer à rien. A travers mille péripéties, il arrive au joyeux hallali. Demain, il recommencera ; il recommencera les jours suivants, tous les jours de l'année, et ses puissances seront les mêmes. Citez-moi, si vous le pouvez, un autre plaisir qui, six mois après, se présente à votre imagination toujours avec la même fraîcheur. Un lièvre force suivant toutes les règles de la vénerie donne plus de véritable bonheur que cent lièvres tués à l'affût. Bien des gens prendront ceci pour un paradoxe, que n'importe ? j'estime fort peu ces gens-là.

Heureusement, toutes les chasses par actions ne sont pas gérées par des chasseurs épicières ; mais elles ont toujours l'inconvénient des associations, où chacun ne voit que son intérêt personnel, et le tout ce qu'il peut tuer. Je compare une chasse par actions à une table-d'hôte, où les commis-voyageurs mangent à se donner des indigestions dans le bot de rattraper leur argent.

Dans ces chasses, on tue deux cents pièces le jour de l'ouverture ; le lendemain on en tue trente ; le surlendemain six, et puis plus rien ou presque rien. Pour avoir une belle chasse, il faut l'avoir tout seul ou bien avec un ami conservateur du gibier, chasseur loyal et galant homme.

gens, transplantés à Paris par des causes diverses, conservent tous le souvenir de l'ouverture de la chasse, qui, dans leur pays, était un jour de bonheur ; ils espèrent le retrouver encore. C'est un besoin pour eux de se mettre en campagne, c'est un devoir qu'ils accomplissent, c'est enfin un acquit de conscience. Ils n'ont point de chien, mais ils en empruntent ; tout ce que Paris reforme de roquets, de dogues, de caniches, est mis en réquisition ce jour-là ; ils sont



(Dessin de J.-J. Grandville.)

perstades qu'un chasseur doit avoir un chien : c'est un accessoire obligé qui ne leur sera point utile ; mais, escortés par cet animal, ils se croient à l'abri du ridicule. Ne possédant pas un mètre carré de terre, n'en pouvant pas louer, ils établissent de bonnes relations avec la blanchisseuse, la laitière du coin, la marchande d'asperges ; dans tel village, ils commencent une nourrice qui allaita leur enfant ; dans tel autre, ils ont une parente de leur cousine. Toutes ces dames vivent à la campagne, elles possèdent un jardin, une pièce de luzerne grande comme un billard, où elles peuvent donner le droit de chasser. Le gibier n'y abonde pas, c'est vrai, mais leur demi-hectare est voisin des bois de M. un tel, de la superbe chasse de M. un tel ; un jour d'ouverture, les perdreaux, les lièvres, attaqués en tous sens, fuient dans toutes les directions, et le plus petit tapis de verdure peut révéler de quoi enfler une carnassière. D'ailleurs, ils ont entendu dire que l'année dernière, à pareil jour, un lapin fut tué près du village où ils comptent aller. Était-il lapin de zébre ou lapin des champs ? c'est un point que l'histoire laisse indécis.

Cette partie est méditée six mois à l'avance ; on en parlera six mois après ; car le chasseur de conscience ne chassera jamais que le jour de l'ouverture. Au village, on trouvera du lait, les œufs, des fruits, du vin quelconque ; les chasseurs porteront le classique nœud ; s'ils ne rencontrent point de gibier dans les champs, ils seront certains, du moins, d'en attraper avec leur fourchette.

Ce qui pousse tous ces braves gens dans la plaine, c'est le souvenir d'un plaisir passé qu'ils se flattent de retrouver encore, c'est le désir de se croquer un droit à débiter des habilleries, qui, sans cette extension annuelle, manqueraient de base. Pour pouvoir dire : « J'ai vu ! » il faut avoir voyagé ; si l'on veut raconter qu'on a tué, il faut aller à la chasse, et surtout que le voisinage sache bien que vous n'êtes point resté chez vous. Et puis c'est une distraction, une diversion aux travaux habituels, toujours ennuyeux par leur monotonie périodique. C'est un ample déjeuner sur l'herbe, où chacun, racontant des hauts faits excentriques, fournit à son voisin une ample matière que, le lendemain, servira de texte à sa facécule. J'ai entendu raconter la même anecdote par cent chasseurs différents, et toujours le narrateur du moment en était le héros.

Ils vont s'embusquer dans les haies qui séparent les héritages, et si quelque malheureux perdreau traverse les aîres sur leur tête, cent coups de fusil partent à la fois ; il n'en vole que plus vite, car vous avouerez qu'on aurait peur à moins ; heureux si quelque chasseur n'a pas reculé les rebroussements de cette mitraille lancée à tort et à travers. Rien n'est dangereux à la chasse comme la proximité de ces gens-là ; leur fusil est toujours dans une position horizontale, les deux canons vous présentent sans cesse leur gueule bête prête à vomir la mort. Si vous vous permettez quelque observation sur leur imprudence, ils sont assez sots pour vous dire que vous avez peur. Eh ! parbleu ! oui, j'ai peur ; mais si j'étais perdreau je ne craindrais rien. Et puis la vue seule de tous ces vieux fusils à silex, convertis d'une cabine séculaire, de ces carabines dignes de figurer dans un cabinet d'antiquaires, est faite pour effrayer. Un jour d'ouverture, il en est des fusils comme des chiens : tout est mis en réquisition ; chacun fouille son grenier ou sa cave pour y trouver de vieilles armes cachées en 1814 ; les marchands de bric-à-brac louent toute leur ferraille ; les arquebuses à moche, à ronce, les fusils de rempart, prennent l'air et resplendent le soleil. On rencontre en plaine des mousquetaires qui s'illustrèrent à Fontenoy ; s'ils ne croient pas, c'est qu'ils sont têtus. J'en ai cependant vu un dont le coup partait assez régulièrement, et si n'écoulait point entre les mains du chasseur, on ne peut l'attribuer qu'à l'habitude qu'il s'était faite de ne point élever, car l'oxyde qui le rongait jusqu'à la moelle lui aurait formé d'excellentes raisons pour cela. J'ai vu des pistoles d'arçon montées sur une croûte façonnée par le charbon du village. Vous pourriez servir de cible à une pareille arme sans qu'il en résultât le plus petit accident, à condition toutefois qu'on viserait sur



(Un chasseur parisien (1), dessin de Cham.)

On croit généralement en province que les chasseurs de Paris ne tuent que des alouettes dans la plaine Saint-Denis. C'est une erreur. Les plus belles chasses de France sont dans les environs de Paris. En province, on pourrait les avoir plus belles, mais on ne fait rien pour cela. C'est à Paris seulement que les gens riches savent dépenser l'argent qu'ils ont et même celui qu'ils n'ont pas. Ceux qui en ont beaucoup affichent un grand luxe, ceux qui n'en possèdent guère veulent les imiter. On peut voir dire : « Ma chasse, » comme on dit : « Ma voiture et mes chevaux. » Combien de gens qui, pour avoir le droit de prononcer ces mots sonores : « Ma voiture, » se condamnent à manier l'étrange mirroir avec accompagnement de femmes de ferme bouillies ; car, accomodées au naturel, leur robe coûte pas si cher que si on les rissuait dans le beurre !

(1) « Le chasseur parisien, dit Cham, se trouve généralement dans la plaine Saint-Denis. Là, il poursuit à marches forcées un chat de gouttière qu'il a pris pour un faisan ; il se fait aider dans ses recherches par un boule-dogue, un caniche ou autre chien du même style, après l'avoir dressé à sa façon, c'est-à-dire en lui attachant un oiseau au col avec une ficelle pour lui donner la piste ; lui-même tire le gibier au vol, en l'attachant au bout de son fusil, et, avec son bon coup proverbial et l'horreur du sang, il détouche la tête au moment où il va bécoter la détente. Il tirera une quarantaine de coups de fusil sur un exode de Montfaucon, qu'il aura pris pour un chevreuil à la manelle. Malheur au passant qui se trouve sur son chemin, ou plutôt qui ne s'y trouve pas, vu qu'il n'attrape pas toujours devant lui. En tirant une carpe, il crevé l'œil d'un monsieur qui va dîner en ville. Bref, le chasseur parisien est la seule chose véritablement à chasser pour la sûreté publique. »

Certes, si en province on voulait louer des terres, y mettre des gardes, élever les perdreaux dont les nids sont détruits en fauchant les prairies à litières, il en coûterait trois fois moins cher que dans les environs de Paris, et on aurait trois fois plus de gibier, car le bracomage n'est nulle part organisé comme dans la capitale du monde civilisé. La compagnie du pelé et de la plume est constituée régulièrement ; elle a ses commanditaires, ses gérants, son directeur, son caissier, ses livres tenus soigneusement dans une maison de commerce ; elle entretient à ses agents qui lui font des rapports journaliers sur le gibier qui garnit telle plume ; elle sait que tel garde est vigilant, que tel autre est ivrogne ; elle sait les fêtes de village aussi bien que l'almanach ; elle envoie des agents provocateurs qui paient à boire aux surveillants pendant que d'autres vont traîner le drap mortuaire sur les perdrix. Le cabinet du directeur est un quartier-général d'où chaque jour partent les ordres de destruction pour le nord ou le midi. Aucun recou n'est oublié ; chaque terre a son tour. On a laissé voler le gibier bien tranquille pendant trois mois ; par une belle nuit, tout est râlé. On a su qu'un de vos gardes était allé voir son père malade, que l'autre avait un rendez-vous avec sa maîtresse, et voilà pourquoi vous n'avez plus de perdreaux.

Je vous avais promis une quatrième espèce de chasseurs que je nomme chasseurs de conscience. Elle se compose de tous les boutiquiers possédant un fusil, de beaucoup d'étudiants, de clercs d'huissiers, d'avoués, de notaires, enfin de tous les clercs possibles, de plusieurs garsçons perruquiers, restaurateurs ou pâtisseries, de beaucoup d'ouvriers en chambre, de quelques portiers, enfin d'individus de toutes les classes, de tous les âges, de tous les métiers. Ces braves





(Fou de peloton sur une perdrix, par J.-J. Grandville.)

vous; car si l'on visait à côté, je ne répondrais de rien.

Tous ces chasseurs ou soi-disant tels, tapis derrière leur haie, coectent les chasseurs propriétaires de la chasse voisine; lorsque ceux-ci et leurs gardes s'éloignent, aussitôt ils avancent en plaine dans l'espoir d'y planer. Si, dans le lointain, ils aperçoivent un homme portant bandoulière faisant mine de venir à eux, aussitôt, semblables à une volée de pigeons, ils fuient derrière leur haie, ou, comme dans un fort inexpugnable, ils attendent l'ennemi de pied ferme, certains qu'ils sont de se trouver à l'abri du terrible procès-verbal.

Le chasseur de conscience ne chassant qu'un seul jour de l'année, ne prend jamais de port d'armes; ses quinze francs seront beaucoup mieux employés en munitions de bouche. D'ailleurs, à quoi bon? La laitière, la blanchisseuse, sont sœurs ou cousines des gardes champêtres; le laitier, le blanchisseur, sont maire ou adjoint : on n'a rien à craindre d'eux. Reste le gendarme, qui n'est point parent ou allié; mais il est à cheval, il a de grandes bottes, et à travers les fossés, les palissades qui bordent toutes les petites propriétés d'un village, on lui ferait voir du chemin. Un jour, deux gendarmes, après avoir vainement couru à travers champs à la suite d'un étudiant, trouveront un fossé qu'ils ne pouvaient pas franchir. Dans leur zèle pour l'exécution des lois, ils auront pied à terre, attachent leurs chevaux à un arbre, et poursuivront le chasseur. Mais la partie n'était pas égale; l'un avait des souliers, les autres avaient des bottes fortes. Le chasseur gagnait de l'avance, lorsque deux nouveaux gendarmes, arrivant du côté opposé, le prirent entre deux feux. La situation se compliquait d'une manière inquiétante. L'étudiant ne perdit pas la tête; il revint sur ses pas, sauta le fossé, prit le cheval d'un gendarme, et partit au galop; mais auparavant il eut soin de couper les sangles de l'autre cheval, pour rendre la poursuite impossible. Le lendemain, le pauvre gendarme retrouva son quadrupède à la préfecture de police, où l'étudiant le renvoya.

Nos députés sont sans cesse occupés de la manière de compléter le budget; en voici une que je leur conseille de mettre dans les *voies et moyens* : Trouvez une combinaison pour faire payer un port d'armes à tous ceux qui, dans l'an, e, tirent un coup de fusil, ou mieux encore, faites-leur payer l'amende, ce qui est un peu plus cher; au lieu de quinze francs, vous en aurez cent vingt, compris les frais et accessoires. Long-jours escortés du dixième de guerre qui pèse sur nous après une longue paix. Si vous parvenez à ce résultat, vous pourrez supprimer la contribution foncière, mobilière, les patentes, etc. Il est vrai qu'alors vous n'auriez plus d'électeurs; aussi je pense que vous ne ferez pas usage de ma méthode.

Mais vraiment vous auriez bien dû prolonger la session de quelques jours, et nous donner la loi sur la chasse, déjà votée par la Chambre des Pairs. Si vous aviez seulement voulu arriver à l'heure, vous auriez pu gagner ainsi trois séances par semaine. Mais vous promettez beaucoup avant l'élection, et puis vous tenez très-peu parole. J'ai connu des matelots qui, pendant l'orage, promettaient à Notre-Dame-de-la-Garde à Marseille unierge aussi gros que le grand mât de leur vaisseau, et qui, le beau temps arrivé, ne lui donnaient pas seulement une chandelle. Tous les vrais chasseurs s'apprêtaient à vous voter des remerciements, vous auriez été reçus dans vos départements au son de la trompe, au bruit des fanfares, aux acclamations des disciples de Saint-Hubert; mais vous avez préféré les poignards de main de bracomiers. Oh! la popularité! c'est la plaie de notre époque.

Votez la Chambre des Pairs; que de bénédictions elle a reçues pour avoir seulement rempli son devoir! Les chasseurs s'attachent les discours promoués dans la noble enceinte, et, au lieu d'en faire des bottes de fustil, comme c'est leur habitude quand il leur tombe un journal sous la main, ils les ont précieusement conservés. Que dis-je! les lievres et les lapins reconnaissants ont envoyé une ambassade à MM. les pairs pour leur témoigner leur gratitude. Hélas! ils se sont réjouis trop tôt. Ah! mes pauvres amis quadrupèdes, vous serez encore poursuivis à outrance pendant les années de grâce 1845 et 1844 : on vous fera rôti, vous serez mis en civet et en gibelotte au printemps comme à l'automne. La Chambre des Pairs avait déclaré une amende et la prison contre ceux qui vous chercheraient querelle à l'époque de vos amours, contre ceux qui trahiraient de vos rabelais fidus pendant les six mois de repos que vous donne le préfet de police. Eh bien! nos députés qui font tant de lois ne veulent pas qu'on

vous accorde la plus petite trêve. Vous ne savez peut-être pas pour-quoi ils s'acharment contre vous? C'est que les marchands de gibier, qui font la traite de vous-mêmes, sont tous électeurs. Vous êtes victimes de la puissance électorale, et vous devez être immolés à l'espérance d'un vote à obtenir, pour être ensuite fricassés quand ce vote sera obtenu.

Vous êtes malheureux, c'est vrai; mais nous autres, vrais chasseurs, nous le sommes autant que vous : que ferons-nous lorsque vous nous manquerez? Crovez-vous que le cœur ne me saigne pas en songeant que votre race peut s'éteindre? Si la guerre qu'on vous a déclarée continue avec le même

acharnement, il est possible qu'un jour le dernier de vous ait cessé d'exister; pour savoir la longueur de vos oreilles, la couleur de votre poil, il faudra courir au cabinet d'histoire naturelle et regarder vos frères empaillés. Mais éloignons un

si triste présage, espérons en la justice des hommes. Croissez et multipliez en attendant, et si vous ne voyez point l'aurore d'un si beau jour, vos fils en jouiront peut-être. Cette espérance est bien propre à flatter votre cœur paternel.

E. BLAZE.



(Le dernier bête européen, par J.-J. Grandville.)

### Visite de la Reine d'Angleterre au Roi Louis-Philippe.

(Voir pages 23 et 24.)

Une jeune femme à qui le hasard de la naissance (si toutefois la naissance est un hasard) a donné une des premières couronnes de l'Europe, a eu la fantaisie, par ce bienheureux temps de migrations aristocratiques, de venir mettre le pied sur la terre de France, terre bête à laquelle nos pères ont fait une telle réputation de galanterie, de générosité, de bon goût, qu'il n'est pas de femme au monde qui, de loin, ne regarde avec envie notre capitale, nos modes, nos fêtes, nos plaisirs. Il n'est donc pas surprenant que la jeune reine d'An-

gleterre ait eu, comme toute femme, le désir de voir notre patrie, de voir de près ce peuple brave, ardent, original, enthousiaste. Heureusement pour elle, la constitution anglaise ne s'y opposait pas, et pourvu qu'elle fût escortée de deux ministres responsables, elle avait la liberté de sortir de son royaume et d'aller où l'appellerait son caprice.

Allons en France! s'est-elle écriée; allons tendre la main à cette éternelle rivale; allons saluer cette royauté bourgeoise, voir cette cour citoyenne; allons montrer à ce peuple, qui



(Vue du château d'Eu)

tant de fois a rugi contre nous, ce que la renommée veut bien accorder de grâces à notre personne, de douceur à notre royal visage, de splendeurs à notre majesté! Et, ce disant, elle est partie, suivie d'une escadrière de bateaux à vapeur, suivie, avant tout, de son mari le prince Albert, de lord Aberdeen, qui peut-être gronnait entre ses dents contre

cette royale fantaisie, accompagnée de lady Camming, sa dame d'honneur, une des plus ravissantes figures que jamais le burin anglais ait idéalisées, et de quarante personnes environ.

Le roi Louis-Philippe a fait aussitôt ses préparatifs de réception : il a fait construire des baraquements, emménagé de nouveaux meubles, fait des provisions de bouche. Un journal fort



grave, assurément, a donné à ce sujet des détails qui ont vivement ému tous les cœurs. Le roi a voulu, au dire de la feuille enthousiaste, offrir à sa royale sœur six espèces de fromages, dont l'un égalait en dimension la route d'un wagon. La maison Basset a fourni les cornues; le portier en bouteilles vient de la maison Gilburg, etc. O puff! Protée aux mille formes, où ne te glisses-tu pas?

La reine est arrivée au château d'Eu; on a banqueté, fait un peu de musique, promené dans la forêt, on a goûté sous les arbres; puis, après quatre jours de cette vie envante, la reine Victoria s'en est allée comme elle était venue, désolée de ne pouvoir visiter Paris et

Versailles, de ne pouvoir, en un mot, faire un voyage en France, car sa visite au château d'Eu ne mérite guère ce nom. Ses ministres se sont opposés à ce désir, malgré le mot qu'on prête à lord Aberdeen : « Nous laisserons Sa Majesté faire autant de pas qu'elle voudra dans cette voie-là. » Il paraît que le noble lord s'est ravisé. Soyez donc souveraine, après cela ! ne pas pouvoir même venir à Paris quand on en meurt d'envie !

Il est difficile d'imaginer, si on a eu le bonheur de ne pas l'avoir vu, tout ce que cette visite a produit de premiers-Paris dythirambiques, de rêves, d'espérances, d'allusions, de craintes, de railleries, de pré-



(Canot du roi.)



(Débarquement de la reine Victoria.)



(Présentation à la famille royale.)





Voiture du roi.



Le Tréport. — Départ de la reine d'Angleterre.

visions, de vœux, que sais-je encore? Depuis le prince de Joinville, qui s'est écrié, en parlant de cette visite : « C'est tout un poème! » jusqu'aux plus burlesques parodies du *Charivari* et de la *Mode*, toutes les exagérations possibles, hostiles ou amies, ont été épuisées; depuis le *Journal des Débats* jusqu'au *National*, il n'est pas un point de la question politique qui n'ait été soulevé, examiné, débattu dans tous les sens, et, comme il arrive toujours, le problème est beaucoup moins clair après qu'avant la discussion. *L'Illustration* elle-même, qui, Dieu merci! n'a rien à débrouiller avec la politique, a dit aussi son petit mot samedi dernier; elle a été sobre cependant; mais la curiosité bien naturelle de ses lecteurs de province et de campagne ne lui permettait pas d'en rester là, et elle s'apprêtait à raconter les fêtes d'en haut, sa manière, lorsqu'il lui est arrivé une lettre qui a rendu tout article inutile.

Un Anglais fort honorablement connu dans le monde artistique, mais dont nous faisons le nom pour nous conformer à son désir de modestie et d'incognito, adresse à l'un de



Embarquement de la reine Victoria et du prince Albert.

nos collaborateurs le récit de ce qu'il a vu et éprouvé pendant ces quatre jours de gala royal. Cette description froide et calme contraste assez avec tout ce qui a été écrit sur ce sujet pour que, nous l'espérons du moins, nos lecteurs la lisent avec intérêt. Nous sommes malheureusement obligés de supprimer les appréciations politiques, les observations piquantes où les deux gouvernements sont jugés avec esprit et impartialité. Voici cette lettre :

Monsieur et ami,

J'étais à Paris encore, attendu par quelques travaux assez importants, et me dispensant à partir pour Bade avant la fin du mois d'août, quand tout à coup la presse parisienne reçut d'une grande nouvelle : la reine d'Angleterre va venir en France!

Ce fut d'abord, comme dit don Basilio, *raucur légère*, successivement affirmée et démentie; puis l'ombre prit corps, et vos politiciens discouraient encore à perte de vue sur les avantages et les inconvénients de cette manifestation, que le yacht royal mouillait devant Tréport, et notre reine bien-



amène entrain, par un beau soleil couchant, dans la demeure de Louis-Philippe à Eu.

Moi, cependant, je n'avais pas perdu de temps. La ruine n'était pas encore devenue bruit, et le bruit certitude, que déjà, pour une occasion aussi solennelle, j'avais laissé plume et pipeaux, toiles et livres, afin d'aller assister à ces fêtes, et saluer de loin, sur la terre de France, comme c'était mon devoir, cette jeune femme, ma souveraine, pour me servir d'une expression qui, plus d'une fois, dans nos bonnes réunions de cet hiver, vous a fait sourire presque de pitié.

Je partis le matin, et, grâce à votre fronde de rhémin de fer, j'étais le soir à Dieppe. J'y trouvai déjà les hôtels encombrés, les maisons particulières envahies par les curieux de toutes parts. Les osifs, les touristes, qui abondent dans cette saison, arrivaient là, attirés par le plaisir de voir, d'être assés dans la foule, écorchés par les aubergistes et les voitures, et de pouvoir dire chez vous, dans quelques mois : « J'y étais, j'ai vu, etc. » Les Français adorent ça. Les nouvelles plus contradictoires circulaient et étaient toujours accueillies par quelqu'un. J'ai rencontré un de mes malheureux compatriotes à qui on venait d'affirmer que la reine Victoria venait d'arriver à Paris, à bord de son yacht ; tous mes efforts pour le dissuader ont été inutiles ; il a pris la diligence en se moquant de ma crédulité, et ne redoutant qu'une chose : c'était d'arriver trop tard à Paris.

Le 2 septembre enfin, la petite escadre anglaise à vapeur, précédée par le beau yacht royal *Victoria-and-Albert*, longeait les côtes de France. Cherbourg saluait la reine, à son passage, de cent-un coups de canon, et un prince français, l'amiral Joinville, allant au-devant d'elle et l'escortait, comme pour lui faire les honneurs du port.

Le soir du même jour, la flottille mouillait devant le Tréport. Le roi Louis-Philippe était allé au-devant de sa royale visitante dans un magnifique canot fort élégamment décoré. Le roi monta à bord du yacht, fut reçu au haut de l'échelle par la reine ; ils s'embrassèrent tous deux, conformément au cérémonial ; et, quant au prince Albert, on lui donna une simple poignée de main. Si c'est le cérémonial qui a prescrit cette différence, le cérémonial a tort ; il me semble qu'il eût été plus décent que Louis-Philippe baisât la main de la reine et embrassât tendrement son mari ; qu'en dites-vous ?

Ce fut à ce moment que la reine, apercevant M. Guizot, lui dit ces paroles, qu'un de vos grands journaux a si éloquentement paraphrasées : « Monsieur, je suis charmée de vous revoir ici. » J'ai parlé de cette apostrophe, devenue célèbre aujourd'hui, à l'un de mes bons amis, W. B., enseigne à bord du yacht, et il m'en a expliqué la haute portée. Après le premier embrassement et les premiers mots échangés, la conversation languissait furieusement, comme vous vous l'imaginez bien, et il n'appartenait à personne de la relever. La reine était visiblement embarrassée ; déjà elle avait parlé du beau temps, du beau soleil, de la belle mer ; une fois ces graves sujets épuisés, il fallait du génie pour en trouver d'autres, et elle creusait sa royale tête, quand elle aperçut M. Guizot, qu'elle se rappelait fort bien avoir vu ambassadeur de France à Londres, à cette époque. . . . . Et elle trouva fort à propos cette banalité, à laquelle on a prêté un sens si profond : « Monsieur, je suis charmée de vous revoir ici. » M. Guizot s'inclina et eut l'esprit de ne rien répondre ; sans cela, Dieu sait ce qui serait advenu.

Louis-Philippe offrit galamment son canot à la reine, qui l'accepta de bonne grâce ; elle y alla à peine descendue, que le yacht royal amenait notre pavillon, qu'il avait hissé au mit de misaine, et le pavillon anglais qui flottait à son grand mat ; au même instant, le canot remplaçant le pavillon tricolore par le royal standard, et tout cela au bruit des salves d'artillerie, des *hou-ra* et des *ciao* des matelots.

Quelques minutes après, le canot abordait au rivage, où un débarcadère très-commode avait été installé ; Louis-Philippe donna la main à la reine Victoria, qui avait le pied beaucoup plus marin que le sien ; et, après elle, alla la jeune du Sud, la reine y était accueillie par la reine Marie-Ange, la sœur du roi, les princesses, etc. Une batterie, placée sur l'un des tertres qui dominent l'entrée du port, remplissait l'air de fumée et de bruit ; la musique jouait notre air national, qui, pour la première fois, a retenti en France dans une circonstance officielle, notre *God save the queen*, aussi populaire encore à Londres que l'air de *Vive Henri IV* ! Il fut jadis chez vous. Cette scène présente un coup d'œil fort animé ; je vous en envoie un croquis.

La jeune reine présenta à la famille royale son époux, le prince Albert, jeune homme d'une fort belle venue, beau garçon que j'avais vu tout enfant dans un de mes voyages en Allemagne, mais que j'aurais eu de la peine à reconnaître aujourd'hui, si n'était son air, courageux et dévoué ; le fait seul des fonctions ingrates et difficiles qu'il remplit auprès de la reine suffirait à le prouver.

Après cette première entrevue, le roi conduisit S. M. sous une tente que dominaient les deux pavillons nationaux mêlés leurs couleurs au soleil. Puis, légère brise, la tente était simplement mais élégamment décorée : sous les pieds un tapis, au-dessus des diaphanes de soie orange. Le choix de cette couleur m'a paru un galant calendrier ; la reine l'aura compris sans doute.

C'est là que des présentations ont eu lieu, et j'étais à quelque distance, n'ôtez pas, parmi les curieux, qui maintenant me haïent de soldats, quand des paroles assez vives s'engagèrent derrière moi : « Je passerai ! — Non, monsieur, vous ne passerez pas. — Il faut que je passe, la reine m'attend ! » A ces mots, je retourne la tête, espérant voir quelqu'un de mes plus nobles compatriotes, ou l'un de vos ministres attachés. Je me trompais, c'était un petit homme gros, court, avec un uniforme de lieutenant de la garde nationale : « Ah ! monsieur, me dit-il en me voyant et de son plus pur accent normand ; ah ! monsieur, vous ne laissez bien passer, vous ne connaissez ! » Je regardai nœux alors l'individu qui venait de m'apostropher aussi directement, et je reconnus un

aubergiste d'un village des environs, qui, la veille, m'avait fait payer dix francs un souper composé de trois œufs et d'une bouteille de cidre, et cinq francs le droit de m'envelopper dans une vieille couverture et de me rouler par terre, en compagnie de trente personnes, dans une chambre ouverte aux quatre vents. J'aurais eu quelque peine, en effet, à le reconnaître sous ce travestissement, lui que j'avais vu la veille en sabots, en blouse, et exploitant parfaitement notre bavardeur à tous. De lui fit place, les soldats qui formaient la haie en firent autant, et il courut vers la tente, à peu près comme court un canard ; mais, au moment où il y arrivait, la reine en sortait et montait dans une voiture attelée de deux chevaux caparotés. Le roi, la reine d'Angleterre, la reine des Français et la reine des Belges étaient dans ce carrosse ; les premiers caracolant aux portières, et huit voitures à six chevaux suivaient de près.

Le cortège, précédé et suivi d'un escadron de cavalerie, se rendit lentement au château en suivant la route du Tréport et parcourut les grandes allées du parc. Des troupes formaient le carrouel dans la cour d'honneur. Des acclamations, aussi régulières et aussi bien mesurées qu'un feu de peloton, accueillirent le cortège à son arrivée dans la cour d'honneur. La reine parut un instant sur le balcon pour remercier ses bataillons du geste et du sourire ; puis elle fut conduite dans son appartement, elle s'y reposa, se para, et, à huit heures du soir, la cour se mettait à table. Jamais la reine n'avait mis à sa parure tant d'élégance et de bon goût. Elle devait être bien heureuse en ce moment de se sentir en France, elle qui avait si souvent rêvé de votre pays et des merveilles exagérées que l'on en raconte ; mais, j'en suis sûr, ce n'est pas la seulement, c'est dans vos grandes réunions, dans un bal à la cour, ou à l'Hôtel de Ville, dans une loge d'Opéra, au balcon des Tuileries, en présence de votre population si vive, si facile à enthousiasmer, qu'elle eût voulu brûler de tout l'éclat dont l'environnent sa jeunesse et le prestige de son rang.

Vous savez combien me laissent froid les manifestations les plus bruyantes, les plus chaleureuses. J'ai été ému en voyant vos ouvriers combattant dans les rues de Paris le 28 juillet 1850 ; mais le lendemain, quand la victoire était assurée ; quand, autour de moi, on chantait la *Marseillaise*, et quand on criait à tue-tête *vive la Charte* ! tout cet enthousiasme m'attristait plutôt qu'il ne m'émouvait ; et je disais à un des jeunes hommes qui depuis lors sont devenus vos hommes d'Etat : « La civilisation vient de faire un pas, on s'imagine qu'elle a atteint le but ; à demain les désenchantements ! » Et on railait impitoyablement ce que vous appelez mon *legne britannique*.

Je ne vous ai pas dit avec quel acharnement on s'est disputé les places dans les voitures, dans les hôtelleries, dans les auberges. Ce que je vous ai dit de mon homologue aubergiste, transformé en officier de garde nationale, peut vous donner une idée de l'encombrement qui règne dans tous les environs du Tréport, et de la voracité des indigènes. Sans doute il n'y a pas foule par rapport à un jour de fête aux Champs-Élysées et aux boulevards, mais il y a foule, et foule immense par rapport à l'exiguïté des habitations.

Après que la reine eut quitté le Tréport, je me rendis à Eu, où j'avais trouvé la veille une mansarde que je partageais avec six de mes compatriotes. J'allais reprendre une petite valise qui, avec mon portefeuille de dessins, forme tout mon bagage, et me disposais à retourner au Tréport, bien sûr que W. B., le même qui m'a raconté la première entrevue, et l'embarras de la reine, et ses paroles à M. Guizot à bord du yacht royal, me donnerait l'hospitalité. Vous ne vous figurez pas quelle affreuse disette de logements et de vivres ! J'ai vu des jeunes gens qui attendaient depuis trois heures leur tour de souper, et ce tour n'était pas près d'arriver ; et ce souper, Dieu sait de quoi il devait se composer. Pendant que les uns maugréaient en attendant, d'autres sortaient de l'auberge en se plaignant d'avoir payé 15 fr. un ponton sur lequel on avait déjà dîné une fois. C'est dans ces circonstances que le Français est admirable de verve, d'esprit, de bonne humeur, de jovialité. Je

voyais quelques-uns de mes compatriotes qui attendaient aussi ; mais ils étaient sérieux, secs, muets, impassibles, tandis qu'autour d'eux brillait, comme des étincelles, toutes ces mille facettes de l'esprit français. Que de plaisanteries plus ou moins mauvaises j'ai entendues ce soir-là ! Vous savez que la maison du roi, cédant sa place à ses hôtes, avait retenu presque tous les logements habitables de la ville. « Pourquoi ne nous mettez-vous pas ici ? disent des étudiants en vacance au garçon de l'hôtellerie. — C'est retenu pour les gens du roi. — Et ici ? — Retenu pour les gens du roi. » Et là, et parlant, et toujours c'était la même réponse. « Ne venez pas, dit l'un des jeunes gens, qu'ici tout est à eux, puisque la reine y va. — A Eu, parlait-il ! » Et heu- reusement que c'est la cause d'elle, si c'était pour un roi, Dieu garde ! je suffirais comme un saumon.

Je ne puis vous dire combien de fois j'ai retrouvé ce sentiment dans la foule où je me suis trouvé. Il est difficile de prévoir quel accueil le peuple de Paris eût fait à un roi d'Angleterre ; mais la reine y eût été reçue au moins avec courtoisie et urbanité.

J'arrivai à bord un peu tard ; les officiers s'entretenaient de la réception faite à la reine, et en étaient fort contents. Là, du moins, je trouvais bon souper, bon gîte, et c'était beaucoup déjà.

Le lendemain, j'étais à terre de bonne heure avec mes crayons, et je vous envoie quelques-uns de mes croquis.

Vous ne vous attendez pas à ce que je vous répète les détails que les journaux ont reproduits sous tant de formes. Pendant ces quatre jours, ce furent des promenades, des concerts, quelques spectacles, mais point de fête officielle, point de divertissements populaires. La réception a été surtout intime, plus que bruyante. Le dimanche, la reine entendit le service divin dans une église disposée pour elle, auprès de ses appartements. En *Te Deum* fut chanté dans l'église cathédrale d'Eu avec accompagnement de vingt-cinq coups de canon ; je n'ai pas bien compris le sens de cette cérémonie religieuse ; c'était trop au trop peu.

Les chaudes et longues heures de l'après-midi ont été généralement consacrées à des promenades dans le parc, et dont le roi était tantôt la ferme du roi, tantôt le plateau du mont d'Orléans, ou le rendez-vous de chasse de Sainte-Catherine ; toujours les sites les plus ravissants. La foule des curieux s'y portait, comme vous pensez bien, et les méchantes places des plus méchants concours se vendaient à des prix déraisonnables. Dans ces fêtes, vraies fêtes de famille, l'étiquette perdait ses droits, on riait de bon cœur, et la reine surtout a plus d'une fois montré ses blanches dents quand Louis-Philippe lui racontait tout bas quelque amusante chronique.

Le lundi soir, il y eut dans une galerie du château, dite galerie des Guises, un concert dont la direction, confiée à Auber, et l'exécution ont été sans reproches. Les chœurs d'Armidi : surtout ont excité une émotion générale, et n'y eût-il d'autre mérite que la composition du concert, le choix des parties, qu'il faudrait encore en féliciter Auber. Mais la reine, qui s'y connaît, a été très-satisfaite et a témoigné plusieurs fois le plaisir qu'elle éprouvait.

Le soir de ce jour, en rentrant à bord, je vis trois vaisseaux anglais en panne devant la rade. L'amiral sir Ch. Rowley était descendu à terre sur l'invitation du roi, et devait, le lendemain, rentrer à bord et repartir.

W. B. me raconta une fête qui avait eu lieu en rade. Les commandants des bateaux à vapeur français avaient réuni dans un grand banquet, à bord du *Pluton*, les officiers de la marine anglaise ; ils avaient bu et bien bu à la gloire et à la prospérité des deux pays, à leur union, à tous ces beaux rêves enfin que les gouvernements semblent chacun de leur côté prendre à l'échelle réaliste.

Le 6, pendant que le prince Albert et le duc d'Annam se baignaient au Tréport, l'amiral de Joinville visitait le *Cyclops* et quelques autres bateaux de l'escadre anglaise. J'ai fait un croquis du beau yacht *Victoria-and-Albert* et du canot



Canot de la reine d'Angleterre

de la reine, mais, sans la couleur, tout cela n'est qu'un squelette. Le soir, à quatre heures, sous les beaux arbres de la forêt, par un temps admirable, la cour faisait un repas champêtre, et, retirée au château, elle riait aux larmes des bêtises d'Arnald dans *l'Humoriste*. Le choix du spectacle fait peu d'honneur au goût de mes compatriotes, je l'avoue ; car

je suppose que le roi a fait tout ce qu'il savait bien devoir leur être agréable. S'ils eussent goûté votre inimitable *Molière*, Louis-Philippe leur en aurait servi comme il leur a servi du *porter* et nos meilleurs fromages anglais. Tant pis pour eux, ma foi ! J'estime fort Arnald, mais j'aime mieux le *Misanthrope* ou même *Sganarelle*.



Ce soir-là, je débarquai avec mon léger bagage, la reine devant partir le lendemain; mais, grâce à W. B., je trouvai place dans une des baraquas de M. Packham.

Le 7, le cortège royal se rendit dès le matin du château à Tréport, dans le même ordre où il y était venu le samedi soir. L'artillerie, les fanfares, les musiques, les vivats, retentissaient de toutes parts.

Toute la famille royale conduisit la reine à bord du yacht, dont elle fit elle-même les honneurs. Je fus assez surpris de voir le prince Albert décoré du grand cordon de la Légion d'honneur. J'appris d'un aide-de-camp que le roi lui avait fait, la veille, cette gracieuseté; quant à la reine, Louis-Philippe l'avait priée d'agréer deux magnifiques tapisseries des Gobelins, merveilleuses peintures dont notre industrie est fière à juste titre.

Le prince de Joinville, celui de tous les membres de la famille royale avec qui la reine semble liée d'une amitié plus intime, l'accompagne à bord du yacht jusqu'à Brighton. Trois bateaux à vapeur français se sont joints à la flottille anglaise, et naviguent de conserve avec elle.

Aujourd'hui tous ces lieux si retentissants, si animés naguère, sont renus à leur solitude habituelle. Les gens du château se partagent les 25,000 francs de gratification que la reine leur a laissés; les pauvres qui ont vécu je ne sais comment, pendant qu'un morceau de pain se vendait au poids de l'or, se réjouissent de la mince libéralité du prince Albert, qui leur a laissé 2,500 francs. Ceux qui, comme M. Vautout, par exemple, ont reçu, pour prix de quelque léger service, bagues, tabatières, bijoux en brillants, montrent à leurs amis ces marques de munificence. Hier il n'était bruit que de cette visite; aujourd'hui on en parle moins; demain on n'en parlera plus. Eh! Dieu veuille qu'un jour, d'un côté ou de l'autre du détroit, persimistes anglais ou alarmistes français n'aient pas quelque occasion inattendue de s'écrier: « Ah! nous l'avions bien dit! »

(Nous donnerons dans le prochain numéro d'autres dessins et quelques détails qui n'ont pu trouver place dans celui-ci.)



Petits Poèmes du Nord.

LA PENSÉE.

Quelquefois la pensée dort tandis que la parole, dont elle est l'amie ou le guide inséparable, se hasarde imprudemment, et s'avance seule; sa démarche paraît d'abord assurée, parce que, habituée à se soutenir sur sa compagne, elle peut aussi faire quelques pas sans elle; mais bientôt elle chancelle, et tombe étourdie; alors la pensée se réveille, elle court après la parole, la rejoint, la relève, la raffermie, la soutient, puis elle voltige autour d'elle, la devance, et lui dit avec un doux sourire: Ma sœur, me voici.

LE JOUR DE NAISSANCE.

Hélas! est-ce donc un jour de fête que celui qui voit finir une année, et le Temps ravir à l'homme une part de son avenir? Oh non, ne célébrez pas cette journée, elle est trop triste; ou bien il faudrait la faire avec des pleurs et des habits de deuil.

Hier, j'étais plus jeune, et je voyais avec douleur arriver ce moment, cette transition singulière qui me donne un autre âge, et me fait faire ce grand pas d'une année vers la mort, vers cet autre moment où l'on tombe du temps passé dans l'éternité.

Et je me croyais si jeune encore, il y a peu de jours; j'étais si insouciant de la vie, de mes pensées et de mon avenir; et, aujourd'hui, dans ce jour de fête, je vois qu'elle s'éloigne, la jeunesse, qu'elle emporte ce temps qui n'est plus, et ne me laisse que l'avenir incertain.

Dans ce jour de fête, j'appelle à moi ma pensée, et lui dis: Voie auprès des souvenirs de ma jeunesse, et ramène-les moi; mais je les revois sans plaisir, car ma pensée revient triste, et ses ailes ne sont chargées que de chagrins.

Comme l'abeille, lorsqu'elle sort de sa ruche avec le soleil, elle va au loin baliser les fleurs; mais l'ouragan terrible accourt, la pluie et le sable tombent et s'élèvent, tourment autour d'elle, enveloppent les sens recueillis, et les empoisonnent d'un mélange impur; et la pauvre-crevette attristée dans son palais de cire.

Hélas! ce jour de fête n'apporte une mélancolie qui tue; je ne sais pourquoi je voudrais une horrible rencontre dans cette journée; il serait étrange que le jour de ma naissance fût celui de ma mort; cela accomplirait ma vie, mes pensées et aussi mon épilogue.

On y lirait: Il est né et mort le 11 de mai; c'est un beau motif pour naître et pour mourir, diraient-ils en y jetant les yeux. Mais ce motif est souvent triste comme la pensée; et, aujourd'hui, il le fût son anniversaire avec un vent glacé, un ciel obscur et des nuages de plomb qui ne laissent pas voir le soleil.

UN SIECLE.

Dieu détache un siècle du trésor infini de l'éternité, et le jette au monde pour que le monde ait le Temps.

Le siècle, ainsi échappé des mains de Jehovah, marche pendant cent années dans l'univers, et quand il a terminé sa course, il va se réunir à ses frères qui ne sont plus.

Un autre le suit, qui le remplace, qui vit aussi de cette vie égale et mesurée, et il court aussi s'abîmer dans le passé.

Chacun emporte avec soi ou les trésors d'une grande gloire, ou le poids d'un oubli profond.

Celui-là est le siècle de Charlemagne, cet autre celui de Napoléon, d'autres sont des siècles d'ignorance et de misère.

Quand ils ont ainsi vécu, ils se réunissent tous dans un antique palais, et, se tenant par la main, ils forment une longue chaîne, et ils dansent.

Quelquefois ces fantômes centennaires s'assoient autour d'un foyer, comme de grandes vieillards, et ils se racontent leur vie.

LA COMÈTE.

Regardez-la marcher dans ses écarts, cette comète insensée, qui ne vit pas dans les limites que mesure au monde le doigt de Dieu.

On dirait une folle qui traverse les champs loin des routes, qui, les cheveux épars, court sans but et sans pensée, pousse des cris, et laisse flotter derrière elle ses vêtements.

Ainsi cette planète vagabonde vole brûlante dans l'espace; sa chevelure enflammée se développe derrière elle... mais elle est terrible dans ses pas irréguliers.

Les autres globes la voient approcher avec effroi, et voudraient reculer devant elle, mais la règle les retient. Elle passe dédaigneuse auprès d'eux, et ne les touche point... Ils respirent quand elle n'est plus là.

On bien, aveugle et furieuse, elle court d'une ligne droite sur un monde; elle le brise en mille éclats, qui rejettent dans l'espace, et forment peut-être de nouveaux globes, qui se forment au milieu de leurs atmosphères nouvelles.

On bien, elle le brûle, elle les entraîne dans ses cheveux de feu; ils s'y mêlent et ne peuvent plus s'en dégager; et les êtres des différents mondes les cherchent dans les cieux et ne les y trouvent plus.

Et quelquefois encore, par un autre caprice, elle recommence avec une bizarre régularité cette immense ellipse qu'elle avait décriée; on l'observe pendant des siècles, elle repart et sème de nouvelles terres.

Et cependant elle traîne peut-être avec elle des myriades d'êtres inconnus qui l'habitent et vivent sur elle, qui pleurent sans cesse ses écarts, volent éperdus avec elle, et sillonnent sans cesse l'étendue.

Enfin, Dieu parle! ce globe rebelle à ses volontés l'importune, il ne trouve plus grâce devant lui; Dieu lui assigne aussi une place dans ses desseins, et l'enchaîne dans le grand ordre; ou bien, pour la punir, il la brise, l'efface, et elle disparaît.

(La suite à un autre numéro.)

## MARGHERITA PUSTERLA.

Lecteur, as-tu souffert? — Non — Le livre n'est pas pour toi.

### CHAPITRE VII.

LA NOÛVE.



Un matin, la soubrette avancée de la fortresse de Lerco rapporta à Ramengo que la veille au soir un inconnu s'était approché de la citadelle et avait lancé une flèche sur le balcon de Rosalia, qui l'avait ramassée.

Cette nouvelle enflamma la rage de Ramengo. Il fut persuadé que cet inconnu était Pusterla, qui continuait ainsi ses intrigues avec Rosalia. L'idée lui vint que cela pouvait lui valoir un défilé de ce jeune seigneur, et à causer une effroyable douleur à la maison des Pusterla par un assassinat qui justifierait suffisamment ses devoirs de gardien de la citadelle. Il ordonna donc aux soldats que, si pareille chose arrivait de nouveau, ils eussent à tirer sur le ténébreux inconnu, à le tuer et à se hâter.

était lié. Ramengo attendait dans ce cruel tourment qu'éprouvent les trompeurs lorsqu'ils se voient trompés. Lorsqu'on lui apporta la nouvelle et qu'on lui remit la lettre, sa bouche se contracta d'un sourire semblable au grincement d'un loquet qui avise sa proie. Il congédia les soldats et ouvrit le billet. Il ne portait point d'adresse, mais il était de la main de Rosalia, et, les membres agités par un frémissement convulsif, il lut ces mots:

« Quelles douceurs depuis longtemps inconnues me fait éprouver la lettre! Tu veux donc, par amour pour moi, l'exposer à de nouveaux périls? Te presser encore une fois sur mon cœur, était une consolation que j'avais à peine espérée; mais, s'il te voyait, il y va de ta vie. Cependant après-demain il sortira à la nuit tombante pour visiter les postes sur le lac; des qu'il sera parti, j'entrerais une blanche toile sur le balcon, et tu viendras à la poterne que tu connais. Que de choses je te dirai! Le sais-tu? mon sein est fécond. Puisse te ressembler l'enfant qui naîtra! Adieu, adieu! Comme la joie me transporte à la seule pensée d'embrasser bientôt mon bien-aimé! »

Il fallut que Ramengo se fit violence pour continuer cette lecture jusqu'au bout. Il n'en pouvait plus douter, Rosalia le trahissait; il n'y avait de doute qu'à l'égard de son complice. Ses vagues soupçons étaient désormais une certitude; il ne lui restait plus qu'un parti à prendre, celui de la vengeance.

La fureur lui conseilla un instant de se venger aussitôt sur l'importune. L'égorger, lui arracher le cœur, lui tirer des entrailles l'enfant à peine formé et le braver sous ses pieds, étaient des pensées qui souriaient à son délire. Déjà il allait les réaliser, déjà il entraînait chez Rosalia éponante, prêt à porter sur elle une main barbare, lorsqu'une réflexion subtile lui vint que le châtiment serait trop doux pour un pareil outrage; puis il fallut que l'amant tombât aussi dans le même piège. Et il se repentait d'avoir déchiré le billet; il aurait pu



l'envoyer au complice, l'attirer dans ses filets. Mais l'envoyer à qui? pensait-il, en quel endroit? S'ils n'avaient pas eue le vil instrument, j'aurais bien su, à force de tourments, en le torturant meubler par membre, j'aurais bien su lui arracher le nom de l'infâme. J'ai trop précipité ma vengeance; mais maintenant, maintenant je l'ai méditée; elle sera longue, impitoyable; tremblez, scélérats!

Il rambla ainsi de sombres pensées devant Rosalia, qui s'efforçait en vain de comprendre le sinistre silence de son mari. Il le rompit enfin pour lui dire que le lendemain il sortirait à la tombée de la nuit. Il espérait que l'amant, n'ayant pas rien de réponse, n'en viendrait pas moins au rendez-vous. Rosalia lui dit adieu avec cette tendresse persévérante qu'elle opposait à ses mauvais traitements. Les baisers de sa femme brûlèrent Ramengo, comme la pierre infernale brûle une plate vive; mais, voulant opposer une mise, trompée à tromperie, il essaya de lui parler tendrement; ses paroles expirèrent dans sa bouche; de la pression sur son cœur, mais au moment même où il l'attristait vers lui, il ne put s'empêcher de la repousser par un brusque mouvement de haine; elle soupira et fondit en larmes. Quelque habitude qu'elle fût aux duretés de Ramengo, elle n'avait encore pu y endurcir son âme. Le lendemain Ramengo s'alla dans une barque, prit le large; puis revenant vers la ville, il débarqua. Il se plaça dans un lieu d'où il pouvait voir la citadelle sans être aperçu. Bientôt ses yeux sautèrent frappés du voile blanc étendu sur le balcon. A cette vue, sa fureur se renoua et redoubla; son cœur, gonflé de rage, semblait s'élever hors de sa poitrine, et brisant autour de lui les branches d'arbre qui ombrageaient sa retraite, il blasphémait Dieu, les hommes, le ciel. La nuit s'écoula, il s'approcha davantage, et s'appuya à deux arbres voisins entre lesquels il passait la tête, pareil à la hyène qui guette la gazelle, fixant ses regards tantôt sur la route, tantôt sur la poterne et le balcon.

Il vit bientôt apparaître Rosalia vêtue d'une blanche robe



de lui. Ses yeux se portèrent sur le penchant de la colline, et, à la lueur incertaine du crépuscule, cherchaient à discerner quelqu'un d'attendu. Trompée dans son espoir, elle redoutait pour sortir encore. Elle s'asseyait, appuyant son bras sur les balustrades du balcon, en inclinant son beau visage sur sa main; elle demeurait dans une inquiète mais douce attente. Quelquefois elle soupirait en levant les yeux vers les étoiles; d'autres fois elle chantaient quelques romances sur un air lent et mélancolique, dont le son s'élevait avec un doux murmure au milieu du pathétique silence de la nuit, se mêlant au lointain écholement de l'onde qui venait baiser les rivages du lac.

Mais l'attente de Ramengo et de Rosalia fut trompée. Ramengo ne s'en tint pas là. Six fois il revint subir les tortures de cet horrible espoir de joindre son rival, la rage et l'assassinat dans la pensée, mais toujours en vain. Il eut le temps de distiller les poisons de sa vengeance, et pendant les atroces veilles de ses nuits, il la médita, la créa au gré de ses rêves, la poussa à ses derniers raffinement, tant qu'il le fallait pour saturer son âme altérée de sang et de supplices. L'enfant qui se formait dans les entrailles de Rosalia devait venir à la vie pour pouvoir la perdre; il fallait le laisser naître pour lui faire subir sa part du châtiment, et augmenter pour la mère les douleurs de la peine, d'autant plus cruelles qu'elle les prévoyait moins. Cependant il dissimula: il revint avec Rosalia aux douceurs des premiers jours de leur mariage, redoublant même de courtoisie pour cacher la trahison qu'il méditait. Toutefois, au milieu de ces caresses, il arrêtait sur elle un oeil si glacé, d'une impudicité tellement sinistre, que Rosalia, épouvantée, lui jetait les bras autour du cou, et lui demandait: « Qu'as-tu, Ramengo? Pourquoi me regardes-tu ainsi? » Il ne répondait rien; mais, en recevant ses baisers, sa femme était prise d'un frisson involontaire. Elle le voyait, d'une main convulsive, porter la main sur son poignard, et, comme contraint par une force irrésistible, la repousser loin, de lui et sortir pour calmer son insolente rage. Rosalia comprenait qu'une grave tempête s'agitait dans l'âme de son mari. Elle souffrait, se taisait, et n'était pas plus avare de ses caresses. Elle puisait des consolations dans ces joies secrètes de la femme qui sent vivre en elle-même un autre être, uni à elle et cependant différent,

peut-être. Ce repentir n'était point excité par son crime; il se reprochait seulement d'avoir laissé échapper son secret dans ce transport d'une imprudente fureur. Il rejeta sur des sourcillements, des changements profonds et concentrés, l'excès du malice et de son égarément; et, devenant assidu auprès du lit de sa femme, il eut pour elle des paroles d'affection.

Cette tendresse fut pour elle le meilleur remède et le réparateur le plus puissant; elle tendit sa main pâle et tremblante à son époux, qui la pressa entre les siennes; elle lui montra leur fils suspendu à son sein: « A toi, vois, lui disait-elle, vois comme il est beau; tu l'aimeras. Quel visage d'ange! quelle douce respiration! Regarde; il ouvre les yeux; ce sont les tiens; comme il te ressemble! prends-le entre tes bras, et lui donne un baiser. » Et elle le lui présentait. Malgré ses agitations intérieures, Ramengo le prit, le regarda fixement, approcha ses lèvres du visage de l'enfant, et l'embrassa en un lit le semblant. Sa mère lui prodiguait une pluie de baisers; plongée dans une extase d'amour, de béatitude, puisant du bonheur d'être épouse et mère, aimée et aimant, elle ne pouvait se rassasier de contempler et de caresser son fils; elle l'enveloppait de ses langes, le mettait tout nu, le couvrait d'ornements avec une coquetterie toute maternelle, folâtrait avec lui, heureuse d'épancher sur ce fruit de son sein cette plénitude de tendresse qu'elle n'avait pu verser dans le cœur de son mari.

Mais ces scènes étaient chaque jour une torture nouvelle pour Ramengo, et chaque jour grandissaient dans son âme ses sinistres projets de vengeance.

Rosalia était guérie depuis peu de temps. C'était le soir d'un beau jour de mai; le temps était magnifique, le ciel paisible, et la nuit commençait à souffler de la brise nocturne. Ramengo dit à sa femme: « Vois quelle belle soirée! si nous sortions un peu aux environs de la citadelle, il me semble que la santé s'en trouverait mieux. »

« Volontiers », s'écria Rosalia, dans sa joie, heureuse de recevoir une preuve d'affection de son mari, parce qu'elle sentait qu'elle l'aimait davantage.

« Et l'enfant? ajoutait-elle; je vais le coucher, n'est-ce pas? Attends seulement que je l'aie endormi. »

« Pourquoi ne l'emmènerions-nous pas? répondit Ramengo; est-ce que tu l'emmènes déjà de la porter? »

« Mémmyer! s'écria-t-elle avec un inimitable accent de tendresse; oh! tu ne sais pas combien est agréable à une mère le poids de son enfant! Ne l'ais-je pas porté plus longtemps dans mon sein? »

En parlant ainsi, elle enveloppait son fils dans ses langes, et s'avançait aux côtés de son mari. Ils sortirent de la citadelle, et, descendant le versant de la colline, ils arrivèrent au bord du lac. C'était la première fois, depuis ses souffrances, qu'elle revoyait la sérénité de l'air bleu, le lac, les monts, et elle s'enivrait d'une douce joie. Comme le prisonnier qui sort du cachot, elle sentait sa poitrine se dilater en respirant le souffle pur et vital de la brise, le lac, les monts, et elle s'enivrait d'une douce joie. Comme le prisonnier qui sort du cachot, elle sentait sa poitrine se dilater en respirant le souffle pur et vital de la brise, le lac, les monts, et elle s'enivrait d'une douce joie. Comme le prisonnier qui sort du cachot, elle sentait sa poitrine se dilater en respirant le souffle pur et vital de la brise, le lac, les monts, et elle s'enivrait d'une douce joie.



de ses rives. Ils s'assirent auprès, sur un parapet à hauteur d'appui, et laissèrent courir leurs regards sur cette plaine fertile, qu'aucune barque ne sillonnait, parce qu'une des premières mesures contre la peste qu'il redoutait, avait été de les laisser toutes à fond. Rosalia regardait tantôt la Pese-gone, dont les cimes crénelées laissaient s'échapper les derniers rayons du soleil, tantôt l'ouverture du valloin de Val-madrera, au lumère semblait, avant de disparaître, rassembler toute sa force, comme le sang au cœur d'un mourant; et elle caressait son nourrisson, et lui parlait comme s'il eût pu l'entendre et lui répondre: « Ouvre les yeux, mon amour, ouvre-les à ce magnifique spectacle; vois ces monts; un jour tu les connaîtras; sur leurs flancs, jusque sur leurs sommets, tu pourras voir les jeunes chevaux, aussi légers qu'un, poursuivants de l'air pur, du riant soleil et de la liberté! Et ce lac, vois-le! il renferme dans ses ondes un autre enfant! Et comme toi. Un jour viendra où il le portera véritablement dans ses flancs, lorsque les bras le sillonneront à la nage, ou que la barque ouvrira ses flots.



« Et pourquoi, interrompit Ramengo, pourquoi n'irions-nous pas nous-mêmes en bateau? »

« Oh! oui, s'écria-t-elle, pourvu que tu ne redoutes pas la fatigue de ramer. »

« Au contraire, c'est pour moi un délassement, un salutaire exercice. »

En deux sauts, il fut à un petit moule où on gardait sous ciel deux petites barques pour le service de la forteresse, les seules qu'on eût laissées sur toute la rivière. Il mit les rames à l'eau, et prit Rosalia, qui s'assit à la poupe avec son enfant, pendant que Ramengo frappait l'eau de ses rames. Ils côtoyèrent ainsi le rivage sur lequel est situé le bourg de Lecco. Ils passèrent sous le pont qu'Azzone avait fait élever il



à l'avant peu d'années; et, poursuivant leur route du côté de Pesce et de Pescamerico, ils arrivèrent à un endroit où l'eau s'élevait en un vaste bassin. Cependant le jour avait disparu; les cimes environnantes se dessinaient noires et sombres sur l'azur obscur d'un ciel sans nuages, et du milieu du lac où ils naviguaient, à peine pouvaient-ils apercevoir les rives; mais, des ouvertures des rares chaumières, ils voyaient s'échapper la fumée du feu auquel les pauvres gens faisaient cuire le maigre souper que leur imposait l'interdiction du pêche. Tout respirait la paix autour de Rosalia et au dedans de son cœur, inondée d'un pur ravissement, elle essayait de ses lèvres la sucrée qui courait le front de son enfant endormi. Tout à coup, Ramengo, d'un pied terrible, frappa le fond de la barque, l'éleva, de manière à l'enfermer, à faire bouillir la mère et à réveiller l'enfant en sursaut; puis il s'écria: « Infâme! qui m'as trahi! tu as cru



vivant de la même vie, ému par des sentiments communs, aimé comme soi-même, aimable comme autre. Elle était saisie d'une vive allégresse en voyant approcher l'heure où elle donnerait le jour à un enfant, gage de leur amour, et qui l'acroïtrait encore par les soins que ses parents lui donneraient de concert, par ses charmes enfantine, par les espérances qui dansaient autour du berceau du premier né.

Bientôt elle mit au monde un fils. A peine avait-elle, dans un premier baiser, oublié les douleurs de l'enfantement, qu'elle dit à son mari: « Qu'en portes-tu, cet enfant à son père. »

On lui porta en effet cette créature, si fièle que, sous l'impression de l'air et des objets extérieurs, elle vagissait et agitaient ses petits membres; spectacle touchant pour tous, d'infatigable joie pour un père. Mais les yeux de Ramengo s'enflammèrent d'une plus sombre fureur, un tigre sinistre contracta ses lèvres. Il prit l'enfant sur un bras, et, d'autre, tirant son poignard, il le dirigea contre la faible créature. La femme à qui l'enfant avait été confié se précipita au-devant du coup qu'il le menaçait; mais elle ne put faire que le tranchant de l'arme n'enfonçât sa poitrine et n'y laissât l'empreinte d'une main criminelle. A la vue du sang qui s'échappait, et aux cris de douleur poussés par le fils de Rosalia, l'assassin jeta son poignard en maudissant, et s'enfuit en proférant mille blasphèmes.

Quel coup cette nouvelle porta à la tendre Rosalia! Au sein de la fièvre de l'enfantement, et dans cet état où toute émotion peut devenir mortelle, elle fut près de succomber; mais la blessure de l'enfant était légère et se guérit facilement; des mercenaires lui prodiguèrent des soins que son mari lui refusait; puis, celui-ci revint à la douleur et au re-



me cacher les intrigues criminelles ! tu t'es trompée : je sais tout. L'heure du châtiment est venue. Scélérats ! tu vas mourir ! »

Épouvantée, les yeux et la bouche ouverts par la terreur, pâle, et d'une main serrant son enfant contre son sein, tandis qu'elle étend l'autre vers son bourreau, par un mouvement

La lumière s'avancait lente, égale, mais pâle et bleuâtre ; elle toucha la barque de Rosalia... C'était un feu follet, qui, poursuivant sa route, s'évanouit. Quand il s'approcha, Rosalia avait poussé le cri désespéré du naufrage qui implora du secours, les battements de son cœur avaient mesuré l'éloignement de la flamme et sa marche lente ; lorsque cette espérance lui échappa encore, elle fondit en larmes.

Elle plaça son enfant sur le banc de la proue ; elle s'agenouilla, et commença avec ses mains à imiter le mouvement des rames pour essayer de s'approcher du rivage. Elle parvenait ainsi à faire mouvoir la nacelle, mais elle ne lui donnait qu'un mouvement de rotation sur elle-même, sans le faire avancer d'un pas vers le bord ; enfin, l'angoisse, épuisée, désespérée... la malheureuse revint s'assoir, reprendre son enfant sur ses genoux, et se couvrit les yeux avec les mains, elle recommença à pleurer, à rêver encore. Aux approches du matin, une brise ague et froide engourdissait ses membres et lui faisait claquer les dents. D'épais nuages s'étaient condensés autour des crêtes de la Grigna et du Legnone, et, chassés çà et là par les vents, ils s'avancèrent comme des troupes ennemies, et répandant des ténèbres

sur tout le ciel ; les éclairs se succédaient rapidement, le tonnerre roulait sourdement dans l'espace ; la pluie com-

mençait sur les genoux et sur les mains, elle lui fit un toit de son propre corps, et, dans une si fatigante attitude, elle lui tendit le sein, à la manière dont les bêtes sauvages allaitent leurs petits.

Situation terrible que celle où ils se trouvaient ! A l'eau qui s'était introduite la veille par les fissures, s'ajoutait celle qui tombait à flots du ciel ; ses genoux, ses jambes, en étaient trempées ; mais elle prenait patience et tolérât ses souffrances ; mais l'eau montait toujours par l'effet de son propre poids ; elle atteignait le dernier refuge de l'enfant, et l'infortunée savait comment l'arracher au péril qui le menaçait ; elle se découvrait la poitrine de ses vêtements, et elle s'en servait pour éponger l'humidité de la barque ; de ses mains elle faisait une sorte de pelle, avec laquelle elle jetait l'eau au dehors ; mais, pour se livrer à ce travail si pénible et d'un si mince résultat, il lui fallait laisser à découvert son fils, qui était en danger de se noyer. Découragée, Rosalia reprit sa première position, sera son enfant contre son sein, et recommença ses pleurs et ses prières ; cependant la pluie ne diminuait point de violence, et le vent du nord chassait toujours la barque devant lui. De temps en temps elle levait la tête, et, à travers ce déluge, elle voyait passer sur la rive les chaumières et les plaines. Lorsqu'elle arriva au lieu où, à la Rabbia après Originate, le lac prend un cours plus rapide, elle sentit la nacelle balancer et tourbillonner sur elle-même ; elle se crut submergée, embrassa son fils, recommanda son âme à Dieu, l'âme et la vie de la faible créature qu'elle nourrissait.

Cependant le courant rapide reprit la barque avec force, et, bondissant sur la vague, elle descendit le fleuve de nouveau. Quelques cabanes de pêcheurs, quelques moulins s'effaçaient aux regards de distance en distance ; çà et là un paysan, un bûcheron ou une lavandière, attentifs à leurs tra-



d'instinctive défense, la malheureuse voulait répondre, interroger, supplier ; mais le lâche Ramengo ne lui en laissa pas le temps ; et, jetant les rames dans le lac, il s'élança lui-même à la nage. Rosalia poussa un cri, le cri du désespoir, et son cœur se brisa en voyant son mari se précipiter hors de la barque ; mais bientôt, à la faible lueur du crépuscule, elle put le voir nager et gagner le rivage.

Delivrée de la crainte qui l'avait saisie pour les jours de Ramengo, elle retomba dans un étonnement stupide, et qui lui faisait croire qu'elle était en proie à un songe affreux. Dès qu'elle revint un peu à elle-même, l'horreur de sa situation se présenta tout entière à sa pensée : seule, sur un lac gonflé par la fonte des neiges, dans une faible barque, et sans rames pour la faire marcher ; seule, avec un enfant dont la vie lui était plus chère que sa propre vie ! Elle éclata en cris d'angoisses, et la pluie de ses larmes retomba sur le visage de la petite créature ignorant son malheur. Ses pleurs, en se frayant un passage, firent un peu Rosalia de sa léthargique douleur. Dans sa criminelle vengeance, Ramengo avait disjoint les planches du bateau, et l'eau pénétrait lentement par les fissures qui s'étaient ouvertes. L'infortunée fixa les regards sur le fond de la barque et parut se consoler : « Une heure, se dit-elle, deux heures au plus, et l'eau remplira cette nacelle ; elle s'abîmera, je n'abîmerai qu'avec elle... et je serai délivrée de cet enfer. — Mais mon enfant ? »

A cette pensée, elle frissonna. Alors, aussi prompte à chercher des moyens de salut qu'elle avait d'abord été ardente dans son désespoir à désirer la mort, elle arracha avec furie de sa tête, de sa poitrine, les voiles qui lui couvraient, et elle s'en sert pour étouper les fissures. Attentive, elle tend ses regards, elle prête l'oreille pour s'assurer si l'eau ne s'insinue pas encore par quelque passage. Lorsqu'il lui parut qu'elle ne pouvait plus pénétrer, elle se consola, reprit son enfant dans ses bras, et s'assit, regardant tout à tour son fils, le rivage et le ciel. L'enfant était endormi, la rive lointaine devenait silencieuse comme l'égoïste devant les misères de ses frères ; le ciel était limpide et beau, comme il est toujours à la fin de mai dans ces riantes contrées de la riente Lombardie. Le croissant pointait alors derrière les monts de l'Albana, dont les cimes se dessinaient dans le profond azur, au milieu de mille scintillantes étoiles.

Combien de soirées aussi belles que celle-là Rosalia avait passées dans l'aimable et joyeuse société de ses compagnes, près de ses parents, insouciantes comme elle, pleines de joies paisibles et de rêves heureux ! Et, depuis son mariage, combien de fois, à cette heure, elle s'était arrêtée, sur la plateforme de la citadelle, à écouter les mélodies mélancoliques du rossignol, à embrasser de ses regards la rive du fleuve ou le versant de la colline pour y découvrir le retour de son époux ! Et maintenant !... la pensée de son mari lui rappelait les plus minutieux souvenirs du passé : gestes, paroles, actions, qu'elle avait voulu ne pas voir ou interpréter dans un sens favorable, et qui aujourd'hui lui révélèrent toute une misérable trame de haine contenue, de vengeance méditée ; elle était condamnée pour un crime dont elle ne se reconnaissait pas coupable, dont elle aurait pu se justifier par un seul mot ; condamnée à souffrir une nuit entière, sur cette onde déserte, le désespoir et la peur ! « Personne ne viendra donc me secourir ? personne ! » A cette heure, Ramengo est rentré dans la citadelle ; il revêt les fleurs qui sont pleins du souvenir de nos premiers jours de bonheur. Personne n'accourt à sa rencontre pour fêter son retour. Il revêt la courbe nuptiale, il revêt le linceul, le linceul vide ; il va se rappeler sa femme, son enfant qui n'est point coupable ; il va se repentir de nous avoir infligé cette torture, et nous allons le voir accourir pour nous sauver. Oh ! comme je saurais dissiper ses soupçons ! comme, avec un redoublement d'amour, je saurais calmer sa haine ! Mon Ramengo m'aimera encore, il m'embrassera encore, il embrassera son fils. Le voit : une lumière s'avance vers nous, ce ne peut être que sa barque.



mença à tomber avec une fureur moue, et bientôt une redoutable tempête s'abattit sur le lac. Rosalia se tourna du côté de Lecco, dont chaque instant s'éloignait davantage ; en vain ses yeux, à la sinistre lueur des éclairs, s'efforçaient d'apercevoir quelque secours ; elle n'en vit point paraître, et n'en espéra plus. Alors se présenta à son esprit consterné la possibilité, puis la certitude d'un malheur plus grand qu'elle ne l'avait imaginé. L'aube, son espoir, commença à ne plus lui paraître la fin, mais un accroissement de ses maux.

L'eau tombait comme si des mains prodigieuses l'essent épanchée des réservoirs du ciel. Oh se réugier ? comment parer à ce nouveau malheur ? La barque n'avait ni pavillon ni tente ; déjà les roulements du tonnerre et les éclats de la foudre avaient réveillé l'enfant, et les bras maternels ne suffisaient pas à le protéger ; elle se lit d'abord un abri avec sa robe, qu'elle releva sur sa tête, et dont elle couvrit aussi son nourrisson ; mais la pluie incessante eut bientôt pénétré les habits qui dégouttaient. Alors elle se frappa la poitrine et la tête, et s'arrachait les cheveux ; privée de sentiment, elle ne voyait plus rien ; elle coucha son fils sur une partie de la barque qui, plus élevée, restait plus à sec ; puis, s'ap-





VOUS sur la plage, voyaient cette barque de loin, la regardaient un moment, et quelqu'un d'entre eux s'écriait :

« Quel singulier plaisir d'aller ainsi sur le fleuve, grossi comme il est par l'orage ! »

Mais un autre ajoutait : « Ne voyez-vous pas qu'elle n'a ni rame ni timon ? c'est une barque qui se perd ! »

— Une barque qui se perd ! courons la secourir ! Maudite soit la guerre qui nous a enlevé nos bateaux ! »

Ils couraient sans savoir où, et criaient vers la barque ; d'autres se dirigeaient, en toute hâte, vers les postes occupés par les sentinelles et les vedettes ; mais, avant qu'ils les eussent atteints, l'onde déchaînée avait emporté la nacelle ; ils ne pouvaient plus que la regarder dans le lointain, et s'écrier : « Les pauvres gens qui sont dans cette barque ! Que les âmes du purgatoire leur soient en aide ! »

Toutefois, après diverses alternatives de périls qui eussent inspiré plus d'une fois à Rosalia désespérée la pensée d'en



finir d'un seul coup, en se jetant elle-même aux eaux du fleuve, si l'espoir de sauver son enfant ne l'eût retenu, l'Adda, s'étendant dans un lit plus large, emporta la nacelle avec moins de fureur. La tempête avait cessé, et, par un de ces changements subits, ordinaires dans la saison, le ciel, se dégageant de ses nuages, resplendissait maintenant des feux d'un brûlant soleil. Dans le voisinage de Vaprio, le flot portait même insensiblement la nacelle vers le rivage, et un rayon d'espérance brilla aux regards de Rosalia ; elle fut entraînée tout près d'un rocher, qui, creusé à sa base par le battement de la vague, formait une sorte de grotte, d'où pendaient les racines et les tortueux rameaux d'un figuier sauvage. Rosalia parvint à saisir l'un de ces rameaux, et, l'étreignant avec tout ce qui lui restait de force : « Grâce soient rendues au Seigneur ! s'écria-t-elle ; mon fils est sauvé ! »

Elle respira. D'un œil consolé elle regarda son fils, et il se fit sur son visage un changement pareil à celui que la machine avait vu dans l'atmosphère. Le flot tenant bien d'arracher la barque de son asile ; mais Rosalia, tenant l'arbre à deux mains, neutralisait l'effort du flot. Elle se prit alors à regarder autour d'elle : le rocher sous lequel elle était arrêtée était étroit et escarpé ; de quelque côté qu'on l'envisageait, on ne trouvait point d'endroit praticable. Sur la gauche de l'Adda, la plaine s'étendait verdoyante et fleurie ; de vigoureux paysans, d'actifs Bergamasques, s'y livraient joyeusement à leur travail champêtre ; mais l'éloignement était si grand, si tumultueux le bruit du fleuve, qu'elle ne pouvait espérer que ses cris arrivassent jusqu'à eux. Cependant le soleil, qui avait atteint le milieu de sa course, dardant ses rayons sur la tête de Rosalia, lui indiquait ainsi un nouveau supplice, comme si elle eût dû les éprouver tous dans cette journée. Et les heures passaient, et, dans leur fuite, elle s'aperçut que sa position avait changé, mais qu'elle ne s'était pas améliorée. Isolée en cet endroit, loin de tout secours, elle ne voyait aucun moyen de se tirer d'une position si affreuse. Peut-être le désespoir lui aurait-il encore prêté assez de force pour se hisser de branche en branche, de racine en racine, jusqu'au sommet du rocher ; mais son fils ? L'abandonner ne pouvait pas se présenter à sa pensée, et il ne fallait pas songer qu'elle pût, en le portant à son cou, tenter cette périlleuse voie de salut ; et, pour son enfant seul, elle embrassait étroitement le rameau sauveur.

Bientôt il se réveilla ; il se prit à crier, blessé dans ses membres délicats par le contact des planches, pressé par la pluie, brûlé par le soleil jusque sous les voiles que Rosalia avait arrachés de sa poitrine pour l'en couvrir. Chaque cri de l'enfant enfonçait un poignard dans le cœur de la mère, et d'autant plus avant qu'elle s'était crue désormais délivrée de tout péril et en sûreté. Comment l'apaiser ? Quitter la racine qui retenait le bateau, c'était courir de soi-même au devant des angoisses du premier danger. « Peut-être, se disait-elle, y a-t-il un village près d'ici ; on me verra ; on me portera secours. Mais, hélas ! si on n'arrivait pas à temps ! » Alors elle tremblait que le rameau ne se brisât, et le serrait avec toute la fureur dont celui qui se voit enlever sa dernière chance de salut. Des frissons et des sueurs parcouraient tout son corps, lorsque étonnée par l'influence du soleil, elle voyait la roche fuir et se balancer devant elle, ou sentait ses forces s'affaiblir, et s'enlever les jointures de ses doigts agiles par des pulsations convulsives.

Enfin, elle restait dans la même position, et ne pouvait caresser son fils, ni le presser sur son sein, ni calmer ses cris par des lazzos et en le bérigant sur ses genoux, entre ses bras. Il ne lui restait donc que la voix, et elle s'en servait pour l'encourager, l'inviter à la patience, à se ture, à dormir ; il ne fallait plus craindre le secours viendrait lui-même ; il respirait son père, son tout salut ; enfin, elle entonnait l'air accoutumé pour l'endormir ; elle chantait sur le bord de l'abîme, au sein de cette agonie !

Mais l'enfant n'écoutait point et ne cessait pas ses gémissements ; ses cris mordaient en lambeaux le cœur de l'infortunée. En vain elle s'imaginait pour l'approcher, pour le toucher au moins avec les pieds et les genoux, pendant que ses bras étaient suspendus aux racines du figuier. Plus d'une fois elle fut sur le point d'allonger les doigts et de se laisser encore emporter par le fleuve ; mais elle n'osa pas, et éclata en une plainte désespérée qui formait, avec les cris plaintifs de son enfant, l'harmonie désolante de la douleur. De temps en temps, reprenant haleine, elle poussait un cri, le plus fort qu'elle pouvait : elle l'écoutait répéter par l'écho, l'écho, insensible comme l'âme de l'avare. Les oiseaux, abrités parmi les branches, en sortaient avec bruit et se dispersaient dans les airs ; mais rien ne répondait : un moment après, tout rentrait dans un profond silence, à peine interrompu par le clapotement des flots, qui, se brisant contre les pierres, faisaient chanceler la nacelle.

Cependant le soleil descendait derrière l'horizon ; la brillante chaleur qui s'était exhalée pendant les longues heures du jour faisait place à cette agréable brise qui rafraîchit les sourires sur la rive des fleuves. Déjà, sur la plage opposée, Rosalia voyait, oh ! avec quel sentiment d'envie ! les laboureurs, s'arrachant à leurs travaux, cheminer vers leurs paisibles chaumières ; les bouviers ramener leurs troupeaux du

paturage ; la petite fille, la baguette à la main, chassant vers le



pouailler la troupe d'oisons. C'était l'heure du crépuscule, l'heure des souvenirs pour qui a aimé, souffert, aimé. Mais pour Rosalia, elle n'était que le prélude de nouvelles souffrances. La nuit s'épaississait ; si la fortune ne lui avait envoyé personne pour la secourir pendant le jour, qu'aurait-elle quand les ténèbres seraient descendues sur la terre ? Cependant il lui sembla entendre au-dessus de sa tête comme un bruit, une agitation vague : « Oh ! se dit-elle, si je pouvais réussir à me faire entendre ! » Elle poussa un cri, le répéta, crut avoir été entendue, parce qu'on fit silence ; elle redoubla l'effort de sa voix, et quelqu'un, en effet, se pencha sur le bord du rocher :

« Qui est là-dessous ? cria une voix.

— Moi !... une infortunée !... Secours ! secours ! répondit la triste Rosalia.

— Mais comment êtes-vous là ? » reprit la voix.

Elle ne répondit rien que : « Secours ! secours ! Prenez mon enfant ! »

C'étaient des passants qui l'avaient entendue, et comme ils purent comprendre que c'était une femme en péril de la vie, ils accoururent à la secourir ; mais il fallait en trouver les moyens. L'escarpement du rocher empêchait non seulement d'approcher de Rosalia, mais même de voir si elle était dans l'eau, dans une nacelle, ou sur un écueil. Aller chercher un bateau jusqu'à Vaprio était un long voyage, d'autant plus long qu'il aurait fallu lutter contre le courant, et cependant elle avait le temps d'être noyée.

« Aidez-vous une corde ! lui cria-t-on.

— Oui ! oui !... une corde !... Secours ! secours !... bien vite ! mon enfant se meurt ! »

Ils prirent donc en toute hâte une corde de chanvre qui, par un hasard, se trouvait sur une charrette, et ils la lui des-



cendirent. Mais, tant parce qu'ils ne savaient point en quel endroit Rosalia était placée, que parce que les saillies du rocher éloignaient la corde de la barque, la malheureuse ne la voyait que trop loin d'elle pour qu'elle osât abandonner son rameau de figuier ; elle criait : « A droite !... A main gauche !... Je ne puis la prendre... secours ! secours !... »

Enfin la corde vint raser les vêtements de Rosalia. Sûre désormais de pouvoir la tenir, elle lâcha le rameau pour la saisir... Hélas ! la peine eut-elle ouvert la main, que l'eau repoussa la barque, et la corde toute glissante s'échappa de ses doigts qui n'avaient plus la force de la retenir. Elle vit encore une fois la rive, elle vit sur le haut du rocher les personnes qui avaient essayé de la sauver se la montrant entre eux, en remplies l'air de leurs cris de compassion et appelant à l'aide. Elle s'écria : « Au secours ! » et s'enleva vers eux son enfant. Elle les émit de pitié, mais ils ne savaient plus comment la secourir. Le fleuve l'avait déjà entraînée loin d'eux et l'emportait avec impétuosité. Le dernier regard que Rosalia tourna vers le rivage lui montra un vénérable prêtre, qui lui parut crier à haute voix la formule de l'absolution des pechés pendant que sa main droite se levait pour la bénir. Tous les assistants avaient pliés les genoux, et récitaient pour elle les prières des agonisants. Elle étendit son enfant sur l'échecau de la proue, et se laissa tomber au fond de la barque perdue.

Au milieu de tant et de si diverses souffrances, le jeûne, la peine, la douleur, l'espérance tant de fois née, tant de fois disparue, l'amour maternel avait seul soutenu ses forces. Maintenant le désespoir prévalait. Sa vue s'obscurcit ; elle ne vit plus, elle n'entendit plus rien. Puis, dans ce moment suprême, sa pensée s'étendit à celle des fidèles pieusement agenouillés sur le rivage, pour demander avec eux au ciel le remède que la terre ne pouvait plus lui donner !





Les Annonces de L'ILLUSTRATION contiennent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

**LE NOUVEAU SYLLABAIRE.** Méthode rationnelle, promptement et facile pour apprendre à lire, d'après un procédé entièrement neuf : par J.-B. DESSIERRE. — Cette méthode, au moyen de laquelle on apprend à lire aux enfants avec la plus grande promptitude, sans leur causer ni ennui ni fatigue, a de plus l'immense avantage de les préparer à la connaissance de l'orthographe, en mettant alternativement sous leurs yeux, et dans un certain ordre, les syllabes dont la forme orthographique est variable. Pour obtenir ce résultat, l'auteur a combiné ses leçons de telle sorte que les élèves fassent tout naturellement amenés à reconnaître la différence qui existe, par exemple, entre *piu* (arbre), *pain* (aliment) et *pein* (première syllabe de peinture); ainsi du reste.

M. DESSIERRE se rend chez les personnes où il est appelé pour donner des leçons particulières, et ne reçoit de paiement que lorsque l'élève sait lire. — Prix : 100 fr., quelle que soit la durée du temps employé. Son adresse est rue Marivaux-des-Italiens, 15.

A LA LIBRAIRIE PAULIN, rue de Seine, 35.

**NOTICES ET MÉMOIRES HISTORIQUES** lus à l'Académie des Sciences morales et politiques, de 1834 à 1845; par M. MICHAËL, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques, membre de l'Académie Française, 2 volumes in-8. Prix : 15 fr.

TOME I. Notice sur la vie et les travaux de M. le comte SIEYÈS. — Id. ROEDERER. — Id. LIVINGSTON. — Id. TALLEYRAND. — Id. BROUSSAIS. — Id. MERLIN. — Id. DESTUTT DE TRACY. — Id. DAUOUD. — Id. RAYSSAC.

TOME II. La Germanie au huitième et au neuvième siècle; sa conversion au christianisme et son introduction dans la société civilisée de l'Europe occidentale. — Essai sur la formation territoriale et politique de la France, depuis la fin du onzième siècle jusqu'à la fin du quinzième. — Établissement de la réforme religieuse et constitution du calvinisme à Genève. — Introduction à l'histoire de la succession d'Espagne, et tableau des négociations relatives à cette succession sous Louis XIV.

**HISTOIRE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX ET DES INSTITUTIONS REPRÉSENTATIVES EN FRANCE**, depuis l'origine de la monarchie jusqu'à 1789; par M. A.-C. THIBAUDEAU. — 2 gros volumes in-8. 15 fr.

« Dès son origine, dit M. Thibaudau, la monarchie a eu des institutions représentatives, parmi lesquelles les États-généraux sont au premier rang. Ils ne tiennent qu'une petite place dans les histoires de France. C'est une histoire encore à faire. Nous l'avons entreprise, aide dans nos recherches laborieuses par les essais de nos prédécesseurs et par des documents restés inédits jusqu'à nos jours, et dont ils n'avaient pu profiter. »

**JÉRÔME PATUROT À LA RECHERCHE D'UNE POSITION SOCIALE ET POLITIQUE.** 5 vol. in-8. 22 fr. 50

Jérôme Paturot, qu'on a comparé au *Gil Blas*, est en effet la satire moqueuse et gaie des vices et des ridicules du temps présent, comme le *Gil Blas* est la charmante peinture des mœurs de son temps. L'auteur de Jérôme Paturot est un même temps un écrivain distingué, un critique ingénieux et un publiciste auquel les théories de la politique et de l'économie sociale sont familières. On reconnaît au mérite dans ce livre, ou le langage de la forme n'empêche pas de découvrir un fond plein de raison et de bon sens.

**ENCYCLOPÉDIA.** Recueil d'Anecdotes anciennes, modernes et contemporaines, tiré de tous les Recueils de ce genre publiés jusqu'à ce jour; de tous les Livres rares et curieux touchant les mœurs et les usages des peuples, et la vie des hommes illustres; 3<sup>e</sup> des relations de Voyages et des Mémoires historiques; 4<sup>e</sup> des ouvrages des grands écrivains; 5<sup>e</sup> de Manuscrits inédits, etc., etc.; — pensées, maximes, sentences, adages, préceptes, jugements, etc.; — anecdotes et traits de courage, de bonté, d'esprit, de sottise, de naïveté, etc.; — saillies, réparties, épigrammes, bons mots, etc.; — traits caractéristiques, portraits, etc. — 4 vol. grand in-8. 40 fr.

« C'est à tort, a dit Ménage, qu'on s'imagine que les bons mots ne servent qu'à divertir; ils servent aussi à rendre service. » En effet, la mémoire peut quelquefois tenir lieu de l'esprit, même aux plus spirituels; et l'*Encyclopédie* est un recueil destiné à rendre les services dont parle Ménage.

**LES CONSTITUTIONS DES JÉSUITES**, avec les Déclarations; le texte latin d'après l'édition de Prague. Traduction nouvelle. — Paris, 1845. 4 vol. in-18 de 522 pages. Paulin. 5 fr. 50

Les Constitutions des Jésuites sont la pièce capitale du grand procès qui se débat depuis les *Lettres Provinciales* de Pascal jusqu'aux derniers écrits de MM. Michelet et Quinet. C'est par là que leur organisation, la connaissance des moyens et du but de l'institution, qu'il faut juger les jésuites. Le volume est destiné à donner cette connaissance. Il semble que c'est par cette publication, mise sous les yeux des lecteurs, que le débat aurait dû commencer; il eût été moins long, à coup sûr, c'est peut-être pour cela qu'on n'avait pas, ni d'un côté ni de l'autre, jugé à propos de publier les Constitutions.

J.-J. DUBOCHET ET COMP., rue de Seine, 55.

**COLLECTION DES AUTEURS LATINS**, avec la traduction en français; publiée sous la direction de M. NISARD, maître des conférences à l'École Normale. 25 vol. in-8, de 15 à 55 feuilles. — Les éditeurs s'engagent à ne pas dépasser ce nombre de 25 volumes.

La Collection comprendra les auteurs entrants, ainsi réunis dans une classification de finitiver :

#### POÈTES.

Plaute, Terence, Sénèque le Tragique, 4 vol. — Lucrèce, Virgile, Valerius Flaccus, 1 vol. — Ovide, 1 vol. — Horace, Juvenal, Persé, Sulpicia, Phédre, Catulle, Tibulle, Propertius, Gallus, Martial, Publius Syrus, 1 vol. — Stace, Martial, Lucilius Junius,

Rutilius Numantianus, Grattius Faliscus, Nemesianus et Calpurnius, 1 vol. — Lucain, Silius Italicus, Claudien, 1 vol.

#### PROSEURS.

Cicéron, 5 vol. — Tacite, 4 vol. — Tit-Live, 2 vol. — Sénèque le Philosophe, 1 vol. — Cornélius Népos, Quinte-Curce, Justin, Y. Maxime et Julius Obsequens, 1 vol. — Quintilien, Plin le Jeune, 1 vol. — Pétrone, Apulée, Aulu-Gelle, 1 vol. — Caton, Varro, Varron, Celsus, 1 vol. — Plin l'Ancien, 2 vol. — Suetone, Historia Augusta, Eutrope, 1 vol. — Ammien Marcellin, Jordanès, 1 vol. — Salluste, J. César, V. Paterculus, Florus, 1 vol. — Choix de Proseurs et de Poètes de la latinité chrétienne, 1 vol.

VINGT-CINQ VOLUMES, contenant la matière de DEUX CENTS VOLUMES des autres éditions.

#### EN VENTE :

SALLUSTE, J. CÉSAR, VELLÉIUS PATERCULUS ET FLORIUS, 1 volume. 12 fr. — LUCAIN, SILIUS ITALICUS ET CLAUDIEN, 1 vol. 12 fr. 50 — SÉNÈQUE LE PHILOSOPHE, 1 vol. 15 fr. — OVIDE, 4 vol. 15 fr. — TITE-LIVE, 2 vol. 50 fr. — HORACE, etc., etc. 1 vol. 15 fr. — TACITE, 1 vol. 12 fr. — CICÉRON, 5 vol. 60 fr. — CORNÉLIUS NÉPOS, QUINTE-CURCE, JUSTIN, VALÈRE MAXIME, etc. 1 vol. 15 fr. — STACE, MARTIAL, LUCILIUS JUNIOR, RUTILIUS NUMANTIANUS, etc. 1 vol. 15 fr. — PÉTRONE, APULÉE, AULU-GELLE, 1 vol. 15 fr. — QUINTILIEN, PLIN LE JEUNE, 1 vol. 15 fr. — LUCRÈCE, VIRGILE, VALÉRIUS FLACCUS, 1 vol. 15 fr.

Le prix de chaque volume varie de 12 à 15 francs, selon le nombre de feuilles.

Par les personnes qui souscrivent d'avance à la Collection complète, le prix de l'abonnement est de 500 francs, ou 12 francs le volume.

Les souscripteurs remarqueront que notre Collection renferme la matière de 200 volumes, et qu'on des autres éditions, et que le prix de 500 francs égale à peine ce que coûterait la reliure de ces autres éditions.

La souscription à la Collection complète s'effectue en adressant aux éditeurs la somme de 500 francs, soit en argent, soit en billets payables en 1855 et 1854, sans convention particulière entre les éditeurs et les souscripteurs.

Tous les deux ou trois mois il est publié un volume.

#### PUBLICATIONS ILLUSTRÉES :

**HISTOIRE DE GIL-BLAS DE SANTILLANE**, par L. E. SAGE; précédée d'une Notice sur l'auteur, par Ch. NODER; ornée de 400 dessins par GIGOUX, gravés sur bois et imprimés dans le texte. 1 vol. grand in-8 jésus. 15 fr.

**LE JARDIN DES PLANTES**, Description et Mœurs des Mammifères de la Ménagerie et du Muséum d'histoire naturelle, par M. BOUTAN; précédée d'une Notice historique, anecdotique et descriptive du Jardin, par M. JULES JASTY.

Cet ouvrage est illustré et accompagné de 110 sujets d'histoire naturelle et de 110 ensembles de gravures sur cuivre et imprimés dans le texte; de 55 grands sujets gravés sur bois et imprimés à part à cause de leur dimension, et offrant les vues les plus remarquables du Jardin des Plantes, les constructions, les Fabriques, les Monuments, etc.; des portraits de Buffon et de G. Cuvier; enfin de planches peintes à l'aquarelle représentant des groupes d'oiseaux des deux hémisphères.

Dessinateurs : MM. WERNER, SEMMEL, EDOUARD TRAVES, KARL GILBERT, JULES DAVY, FRANÇOIS, HENRI, MARVILLE, etc.

Gravures sur bois et sur cuivre par MM. ANDREW, BEST et LEOP.

Planches sur acier par MM. FOURNIER et ANNEBOUCHE.

Un volume grand in-8, magnifiquement imprimé. — L'ouvrage complet, 16 fr.

**LES FABLES DE FLORIAN**, ornées de 80 grandes gravures tirées à part du texte, et de 25 vignettes et fleurons dans le texte; par J.-J. GRANVILLE; précédées d'une Notice par P.-J. STAIL. 1 charmant vol. in-8. 12 fr. 50

**HISTOIRE DE L'EMPEREUR NAPOLEON**, par LAURENT (de l'Arche), avec 500 dessins par HORACE VERNET, gravés sur bois et imprimés dans le texte. Nouvelle et magnifique édition augmentée de gravures colorées représentant les types de tous les corps et les uniformes militaires de la République et de l'Empire; par HIPPOLYTE BELLANGE. 1 vol. grand in-8. 25 fr.

Le même ouvrage, sans les types colorés. 20 fr.

**HISTOIRE DE L'EMPEREUR**, racontée dans une grange par un VIEUX SORCIER et un jeune FILS par M. DE BALZAC. Vignettes par LORENZ. 1 vol. in-52. Prix : 1 fr.

**ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE**, précédées d'une Notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par M. SAINT-REMY, avec 800 dessins de TONY JOUANNOT, 1 seul vol. grand in-8 jésus relié. 20 fr.

Le même ouvrage. — Édition en 2 vol. 50 fr.

**LES AVENTURES DE L'INGÉNIEUR HIDALGO DON QUI-CHOTTE DE LA MANCHE**, par MIGUEL CERVANTES SAAVEDRA; traduction nouvelle, précédée d'une Notice sur la vie et les écrits de l'auteur, par LOUIS VIMONT; ornée de 800 dessins de TONY JOUANNOT, et d'une carte géographique des voyages et aventures de Don Quichotte. 2 vol. grand in-8 jésus. 50 fr.

**AVENTURES DE JEAN-PAUL CHOPPART**, par LOUIS DESNOYERS. Nouvelle édition illustrée par GERARD-SÉLIN et FÉLIX DE GIEPIL. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

**LES ÉVANGILES**, traduction de LE MAISTRE DE SUX, publiée sous les auspices de M. l'abbé TRÉVAIN, vicaire-général

du diocèse de Paris; édition illustrée par Th. FRAGONARD, et ornée d'un titre grave, imprimé en couleur et d'un Frontispice représentant la Sainte-Face, aussi imprimé en couleur et en or; de quatre autres Frontispices représentant les quatre Évangélistes avec leurs attributs consacrés par la tradition de l'art chrétien; de quatre-vingt-neuf Encadrements à grandes vignettes entourant la première page de chaque chapitre, et représentant un sujet du chapitre; de nombreux Encadrements et Ornements concrets et Lettres ornées, à la manière des Manuscrits du Moyen-Âge et de la Renaissance; de Fleurons et Cul-de-Lampe, etc.; imprimées sur papier colle, de manière à pouvoir colorier et enluminer les dessins. 1 volume in-8. 18 fr.

#### EN SOUSCRIPTION :

**COLLECTION DES TYPES DE TOUTES LES CORPS ET DES UNIFORMES MILITAIRES DE LA RÉPUBLIQUE ET DE L'EMPIRE.** 50 planches colorées contenant les portraits de NAPOLEON, premier consul; de NAPOLEON, empereur; du prince Eugène, de MURAT et de POZIATOWSKI; d'après les dessins de M. HIPPOLYTE BELLANGE.

50 livraisons composées d'une ou de deux planches colorées, et d'un texte explicatif.

Prix de la livraison : 50 centimes.

**VOYAGES EN ZIGZAG, ou EXCURSIONS D'UN PENSIONNAT en vacances dans les Cantons suisses et sur le revers italien des Alpes**; par R. TOPFER; illustrés d'après les dessins de l'auteur et ornés de 12 grands dessins, par M. CALAME.

L'ouvrage formera un très-beau volume grand in-8 jésus de 400 pages, et sera orné de gravures dans le texte et de 50 grands sujets de paysage tirés hors du texte.

#### CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

50 livraisons à 50 centimes chacune. La livraison se compose d'une feuille avec dessins dans le texte, et une grande gravure à part du texte, — 15 fr. l'ouvrage complet. En payant d'avance le prix de l'abonnement, on recevra franco chaque livraison. Pour recevoir par la poste, on paie un supplément de 5 centimes par livraison.

#### SOUS PRESSE.

**PATRIA. — LA FRANCE ANCIENNE ET MODERNE**, ou Collection encyclopédique de tous les faits relatifs à l'histoire intellectuelle et physique de la France et de ses colonies; par les auteurs du *Milieu de Paris*. — Un très-fort volume format in-8 anglais d'environ 2600 colonnes, orné de figures sur bois et de cartes colorées.

Géographie physique, physique du sol, météorologie, géologie; flore, faune; météologie, agriculture, industrie, travaux publics et voies de communication, commerce extérieur et intérieur, finances, état militaire, état maritime; population; climatologie médicale; philologie, paléographie, numismatique et blason; histoire ancienne et moderne; histoire des beaux-arts; rétrospective des collections scientifiques et artistiques; instruction publique et privée; législation et organisation sociale; religions.

**ŒUVRES COMPLÈTES DE BERNARD DE PALISSY**, avec des notes. 1 vol. in-18. 7 fr.

**ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVERSEL**, contenant les éléments de toutes les connaissances humaines, à l'usage de la jeunesse. 1 vol. grand in-18 comique, format du *Milieu de Paris*, imprimé en caractères très-lisibles.

#### AVIS

ACA ABONNÉS DE L'ILLUSTRATION.





